

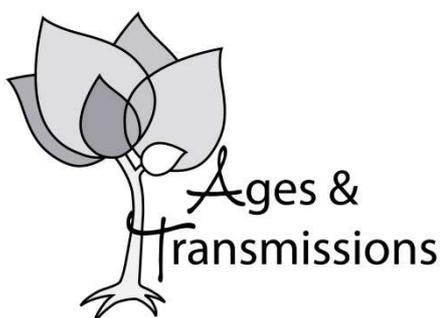
C'est mon histoire ...

La Belgique, 1940 - 1975

**Recueil d'histoires vécues pour les apprenants en alphabétisation,
Français Langue Étrangère et parcours d'intégration**

Préface de Pascale Martin, Lire et Écrire

Avec des contextes historiques et des questions pour des débats



Toute ressemblance avec des faits réels ou des personnages existants
ou ayant existé n'est que pure volonté.

Imprimé en Belgique.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

Dépôt légal : D/2016/8859/1

ISBN : 978-2-9601780-1-2 EAN : 9782960178012

© AGES & TRANSMISSIONS ASBL - Belgique

Rue Konkel, 155 - 1150 BRUXELLES

www.agesettransmissions.be - e-mail : info@agesettransmissions.be

Photo de couverture : Martine au marché de Jette, 1974

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Introduction	7
C'est notre histoire, mode d'emploi	9
Guerre 40-45	
Pendant la guerre (Jeannine)	13
L'exode (Yvonne)	15
Moi, Mina, enfant juive cachée	17
Le Noël aux harengs (Johanna)	19
Migrations	
La « honte » d'être flamande (Agnès)	23
Albert au Congo	25
Moi, Josepha, fille d'immigrés italiens	27
Mon arrivée en Belgique (Habiba)	29
Loisirs	
Mes premières vacances (Alice)	33
Une soirée en famille (Jeannine)	35
La veillée (Lucienne)	37
L'Atomium (Jeannine)	39
Statut de la femme	
Mon premier maillot de bain (Marie-Thérèse)	43
La pilule, une révolution ! (Anne-Marie)	45
Un vent de liberté : mai 68 (Martine)	47
Un vent de liberté : les hippies (Martine)	49
Le faux mariage (Martine)	51
Premier compte en banque (Jacqueline)	53

Éducation

L'école de mon village (Colette)	57
La fessée (Jaco)	59
Garçons, filles : chacun à sa place ! (Odile)	61
Les bonnes manières (Marie)	63

Religion

Religion, foi, croyance (Yvonne)	67
La religion et moi (Jeannine)	69
Une éducation chrétienne (Monique)	71
Une éducation juive (Mina)	73
L'islam et moi (Hafida)	75

Travail

Les gueules noires (Josée)	79
Machine à écrire et talons aiguilles (Suzanne)	81
Premier emploi (Marie-Rose)	83
La grève de la FN (Charles)	85

Remerciements 87

Âges & Transmissions 89

Autres recueils d'histoires vécues 91

PREFACE

En 2013/2014, l'association Ages et Transmissions avait invité des apprenants en alphabétisation de Lire et Écrire Molenbeek, à participer à un groupe de rencontre multiculturel et multigénérationnel, avec pour ambition de réunir, par du partage et de l'échange d'histoires vécues, des publics que tout apparemment séparait : maîtrise du français, origine sociale et culturelle, confession. Ce rapprochement avait pour objectif de favoriser une meilleure connaissance réciproque et ainsi progressivement dépasser les stéréotypes communs des uns et des autres. Ces rencontres ont donné lieu à la publication d'un ensemble de courts récits de vie des participants au groupe de rencontre.

Fidèle à sa mission de passeur de mémoire, Ages et Transmissions, à travers cette nouvelle publication de témoignages rédigés par des seniors, la plupart nés en Belgique, va à la rencontre du public issu de l'immigration qui fréquente les cours d'alphabétisation. L'enjeu est de tisser des liens entre hier et aujourd'hui mais aussi entre ici et ailleurs.

Cet échantillon de récits à la première personne, inscrits dans le contexte historique des années 1940 à 1975, démontre que ce matériau historique est bien plus proche de nous que ce que l'on pourrait croire. Non seulement par les faits racontés eux-mêmes mais par les mentalités qui en sont bien souvent à l'origine. Son but est de permettre aux participants aux cours d'alphabétisation d'appréhender une réalité inconnue mais au fond pas si lointaine, si différente.

Pour exemple de cette évolution des mœurs, le récit de Marie-Thérèse qui nous rappelle que dans les années cinquante, certaines filles qui se montraient en maillot de bain étaient mal vues et devaient braver l'interdit de leurs parents pour se rendre à la piscine. Ou encore comment la découverte, puis la diffusion de la pilule contraceptive ont libéré les femmes de la fatalité des grossesses non désirées et permis de dissocier sexualité et reproduction. Des femmes parmi nos apprenantes vivent peut-être des situations similaires.

Ainsi en va-t-il du récit de Jaco sur la pratique répandue des châtiments corporels à l'école heureusement interdite de nos jours dans nos pays mais dont certains de nos apprenants ont peut-être aussi été victimes. D'autres ont dû peut-être aussi se cacher comme Mina, la petite fille juive recueillie par une famille belge. Ou d'autres ont encore dans les oreilles le bruit des bombes comme Jeannine, etc. L'on ne pourrait citer toutes ces histoires touchantes d'hier qui font écho aujourd'hui.

La lecture en cours d'alphabétisation de ces récits de vie, racontés avec simplicité appelle les apprenants à témoigner à leur tour de leurs expériences, de leurs souvenirs, de leurs valeurs, d'ouvrir le débat, en bref de mieux se connaître pour mieux se comprendre.

Pour Lire et Écrire, qui situe ses actions dans le champ de l'alphabétisation populaire et favorise la rencontre des différentes cultures et leur confrontation constructive, ce nou-

veau recueil d'histoires vécues édité par Ages et Transmissions est un excellent outil de connaissance et de réflexion qui permet le débat dans le respect des personnes et encourage le « vivre ensemble dans le respect des diversités ».

Pascale Martin

Lire et Écrire asbl, coordinatrice de la mission « organisation des cours »

INTRODUCTION

Un recueil d'histoires vécues à destination de personnes apprenant le français ou/et en alphabétisation ? Cela faisait plusieurs années que nous y pensions ! Spécialiste de la récolte de mémoire auprès de seniors, essentiellement « belgo-belges », Ages et Transmissions a multiplié ces dernières années les partenariats avec des associations bruxelloises organisant des cours d'alphabétisation et de FLE (français langue étrangère). En vue de permettre la rencontre entre des aînés belgo-belges et des personnes d'origines culturelles variées, nouveaux acteurs de notre société.

« Nous ne rencontrons jamais les « Belges », nous aimerions connaître leurs habitudes, comment ils vivent ! », une phrase souvent entendue lors de nos rencontres, de ces femmes et hommes migrants.

On ne peut véritablement connaître un peuple que si on connaît son histoire. Et connaître l'autre est un levier indispensable pour mieux vivre ensemble. C'est sur ces intimes convictions que nous avons construit ce recueil.

Notre ambition ? À travers des témoignages de vie, des « histoires vraies » et accrocheuses, permettre à des personnes d'autres cultures de mieux comprendre certains aspects de la société belge d'hier et donc d'aujourd'hui. Et susciter des débats sur la façon dont on vit ici et ailleurs, hier et aujourd'hui.

Notre défi ? Produire des histoires courtes, simplifiées, agréables à lire et compréhensibles pour un public d'apprenants en français (de niveau moyen ou avancé). Au-delà de l'aspect instructif des textes, ce recueil permet aussi d'offrir aux formateurs en alphabétisation et FLE des supports de lecture abordables au niveau du langage mais non simplistes dans leur contenu !

Afin que ce recueil devienne un véritable outil de débat pour des animations en classe d'alphabétisation, de FLE ou dans le cadre de parcours d'intégration, nous proposons pour chaque texte un contexte historique et des questions qui permettent de réfléchir sur le message véhiculé dans le texte et ses enjeux actuels. Ces contextes et questions étant plutôt destinés aux formateurs, ils n'ont, eux, pas été simplifiés. Quatre questions pouvant s'appliquer à l'ensemble des textes sont détaillées à la page suivante.

Le résultat de ce travail ? 31 textes illustrant l'évolution de la société belge de 1940 à 1975, avec le souci d'essayer de la représenter autant que possible, dans sa pluralité culturelle et convictionnelle. À travers l'histoire de ses mouvements sociaux, de la guerre, des migrations, des évolutions techniques et sociologiques, ce recueil dresse le portrait non exhaustif d'un peuple qui évolue dans sa façon de vivre au quotidien mais aussi dans ses relations sociales et rapports de domination : les rapports entre les hommes et les femmes, les Belges de souche et les « autres », les parents et les enfants, les enseignants et leurs élèves, les croyants et leurs représentants religieux. En 35 ans, que de changements !

Des changements qui donnent à réfléchir. Certains aspects de la société belge d'hier peuvent faire penser à ce qui se vit aujourd'hui dans d'autres cultures. Et en même temps, de nombreux combats sont encore à mener ici et ailleurs et ce qui est acquis un jour ne l'est pas nécessairement pour toujours. Par ailleurs, toute évolution ne va pas nécessairement dans le sens d'un progrès et l'on peut aussi s'interroger sur l'évolution de certaines valeurs en vigueur aujourd'hui dans notre société, par exemple le développement d'une société où la consommation et l'individualisme dominant de plus en plus.

Notre souhait ? Puisse ce recueil donner l'envie de la rencontre entre cultures et générations et interroger chacun sur la part à prendre dans la construction de la société belge de demain !

Sylvie Lerot et Michèle Piron, Ages & Transmissions asbl

C'est notre histoire, mode d'emploi

Sur chaque page, vous trouverez :

- Un texte simplifié
- Un contexte historique pour le formateur
- Une ou des photos de certains narrateurs, d'autres livres de droit, trouvées sur Internet et certaines dans les archives du Carhop
- Des questions pour un débat : questions spécifiques à chaque texte afin de donner des pistes de débat au formateur

Voici en plus, des questions pouvant s'appliquer à chaque texte :

- ✓ *Qu'avez-vous appris ?*
- ✓ *Qu'est-ce qui vous a étonné, voire choqué ?*
- ✓ *Quelles questions auriez-vous envie de poser à l'auteur de ce texte ?*
- ✓ *En quoi ce texte fait-il écho à votre expérience personnelle ?*

Ces textes sont à reproduire sans modération. Pour votre facilité, vous trouverez également une **version pdf** (sans illustrations) **sur notre site web** :

www.agesettransmissions.be → publications → recueils d'histoires vécues : recueil pour alpha et FLE

Parce que, derrière ces textes, il y a des seniors et que rien ne remplace une rencontre, nous sommes ouverts à des collaborations avec des associations bruxelloises.

N'hésitez pas à nous envoyer vos commentaires ou à nous contacter pour toute demande : info@agesettransmissions.be
02/762.10.01 ou 02/514.45.61

GUERRE 40-45

Pendant la guerre (*Jeannine*)

Je suis née avant la Deuxième Guerre mondiale. J'habitais à Anderlecht. Un quartier face aux champs avec des cultures, des prairies. En marchant à travers les prés, on arrivait au petit bois du Scheutbos.

Le 10 mai 1940, les Allemands ont envahi la Belgique. Pour les Belges, la 2e Guerre mondiale a commencé.

Dans notre rue, il faisait calme. C'était sans danger. Nous étions une dizaine d'enfants jouant tous ensemble.

Et puis, il y a eu les bombardements en 1943. Dans un champ près de chez nous, une bombe allemande avait creusé un grand trou. Ce cratère était notre terrain de jeux. En été, on y faisait des culbutes. En hiver, on glissait avec le traineau sur la neige.

Je me souviens des alertes pendant la guerre. Des sirènes sonnaient très fort dans toute la ville. Il fallait vite se protéger des bombes. À l'école, on se cachait sous les bancs. La nuit, on allait se coucher dans les champs avec manteaux et couvertures. Ma mère avait peur de rester dans la cave. Elle disait :

- N'allons pas dans la cave. Si la maison s'écroule, nous serons tous en dessous.

Nous passions plusieurs heures, dehors pendant la nuit, avec les voisins. Les cultivateurs étaient désespérés.

- Attention, n'écrasez pas les salades !

Les enfants trouvaient cela gai. On marchait dans le noir. Pas de lumières. Les avions avaient des difficultés à voir les ponts, les gares, les usines. Une peinture noire couvrait les éclairages des rues. Des tentures noires cachaient toutes les fenêtres des maisons. Si on osait allumer une petite lampe de poche, très vite quelqu'un criait :

- Lumière ! Éteignez !

Les avions se battaient dans le ciel. On entendait le bruit des mitrailleuses. Les Anglais et les Allemands étaient de bons pilotes. Mon frère, onze ans, connaissait tous les noms des avions :

- Voilà un Messerschmitt ! Et là, un Spitfire !

Quand un avion était touché, on se demandait où il allait tomber. Les parachutes descendaient lentement. Un matin, maman a trouvé la soie d'un parachute. Elle en a fait des chemises pour papa.

En septembre 1944, à la libération de Bruxelles, j'avais sept ans. Les chars et les jeeps sont arrivés chaussée de Ninove. Les Anglais les premiers. Puis, les Américains. Tout le monde allait les voir et grimpaient sur les chars. On voulait les toucher, leur parler, les remercier, les embrasser. Ma mère m'avait cousu une robe rouge, jaune et noir. J'avais un gros nœud tricolore dans les cheveux. Mon père m'a soulevée pour embrasser un soldat. Il était noir. C'était la première fois que je voyais un homme noir.

Le 10 mai 1940, l'Allemagne nazie dirigée par Hitler envahit la Belgique. Pour les Belges, c'est le début de la Seconde Guerre mondiale qui s'étendra sur toute l'Europe mais aussi en Afrique du Nord et en Asie. D'un côté, les « envahisseurs » : l'Allemagne, l'Italie, le Japon. De l'autre, les « alliés » dont les principaux sont la France, le Royaume-Uni, les États-Unis, l'Union soviétique. En septembre 1944, après 4 ans de guerre, les alliés libèrent Bruxelles. L'Allemagne capitule le 8 mai 1945. Avec 50 à 60 millions de morts, c'est le plus grand conflit de l'histoire de l'Humanité.



Messerschmitt en vol, 1938

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Saviez-vous que les Belges ont connu la guerre et qu'elle était mondiale ? (y compris en Asie et en Afrique)*
- ✓ *Pourquoi y a-t-il des guerres ?*
- ✓ *Ce texte évoque-t-il des conflits dans votre pays d'origine ?*
- ✓ *Comment se reconstruit-on après la guerre ?*



Libération de Bruxelles, septembre 44

L'exode (Yvonne)

Ma date de naissance est extraordinaire. Je suis née le 1^{er} septembre 1939 ! Le jour où l'armée allemande envahit la Pologne. C'est le début de la Seconde Guerre mondiale.

Le 10 mai 40, les Allemands envahissent la Belgique. Quatre jours plus tard, pour ma famille et pour de nombreuses autres, c'est l'exode. Nous quittons Bruxelles.

1^{re} étape : Ostende

Papa est technicien à la radio belge. Il est obligé d'obéir aux ordres. Il suit le gouvernement en exil. Il s'occupe du matériel radio destiné à donner des nouvelles du pays.

Nous partons aussi : maman, mon frère de 22 mois et moi, bébé. Les femmes et les enfants partent en voiture vers Ostende, sur la côte belge, à la mer. Les épouses suivent leur mari.

Nous arrivons à Ostende après 25 heures de route, sous les bombardements. Beaucoup de gens sont en fuite. Les maisons sont en ruine. Nous retrouvons papa pour très peu de temps. Les Allemands bombardent Ostende.

Papa continue à fuir avec son équipe jusqu'à Bordeaux, dans le sud de la France.

À Ostende, les familles embarquent sur un bateau français. Les avions allemands passent et repassent. On nous installe dans la salle des machines. Nous ne voyons rien. Il y a du monde, beaucoup de monde. Les toilettes ne sont pas suffisantes. On se soulage où on peut. Des marins apportent du lait et des biscuits pour les enfants. Où allons-nous ? Au Canada ? En Amérique ? En Australie ? En Angleterre ? Maman n'a aucune nouvelle de son mari. Elle est inquiète.

2^e étape : L'Angleterre

Après quelques jours, nous approchons des côtes anglaises. Nous arrivons à Southampton, dans le sud de l'Angleterre. Nous attendons... Sur nous, il y a un carton avec notre nom, notre âge, d'où nous venons, l'argent que nous avons : 500 francs belges.

Enfin, nous montons dans un bus jusqu'à Wimbledon, près de Londres. Nous passons la nuit dans un couloir plein de courants d'air. Moi, heureusement, je suis dans un berceau avec mon frère et nous dormons. Des mamans, assises par terre, prient et pleurent. Qu'allons-nous devenir ?

Le lendemain, on nous réunit dans une très grande cour. Un haut-parleur parle en anglais, en flamand et enfin en français. On nous explique la destination de chacun.

3^e étape : Banstead

Un bus nous emmène vers ce village, à quelques kilomètres de Londres. Nous retrouvons les autres épouses du personnel de la radio. Une dame parlant français nous accompagne. Elle est responsable du groupe.

Enfin, nous arrivons à Banstead. Miracle ! Deux dames nous attendent dans la salle à manger d'une villa. Un grand feu flambe dans la cheminée. Depuis 8 jours, nous vivons comme des sauvages. Quelle émotion !

Une nappe blanche est dressée sur une longue table. Les couverts sont bien mis. Nous sommes invités à nous asseoir. Nous dégustons un bon potage, de la viande, des pommes de terre et surtout des gros pois verts cuits à l'eau. Quel délice ! Nous sommes comme dans un rêve !

Après, ces dames nous montrent nos chambres. Dans chacune, le lit est bien fait. Il y a un lavabo avec des brosses à dents, du savon, des essuies. Des pots de confiture, des biscuits et des boîtes de conserves garnissent le garde-manger.

Chaque semaine, Maman se rend au bureau des immigrés. Elle y reçoit un peu d'argent pour nourrir et habiller sa famille. C'est dans cette maison que je grandis.

Après un an d'angoisse et de solitude, maman apprend que papa est rentré en Belgique.

Le 8 mai 1945, la 2^e Guerre mondiale se termine en Europe. Alors enfin, nous quittons l'Angleterre.

Fin de l'exode : retour en Belgique

Nous sommes de retour en Belgique. À l'aéroport militaire, je rencontre pour la première fois mon papa. J'ai 5 ans et demi !

J'ai passé ma petite enfance avec maman et mon frère. Nous étions des émigrés.

En repensant à tout ce que maman a raconté, je me pose la question suivante : comment, nous les Belges, accueillons-nous aujourd'hui les personnes fuyant leur pays en guerre ?

Merci à toutes les personnes inconnues qui m'ont permis de vivre mes 5 premières années dans l'insouciance !

L'exode des Belges commence vers le 12 mai 1940, début de l'invasion allemande en Belgique. Ayant encore en mémoire les atrocités commises par les Allemands en août 1914 et fuyant les bombardements, 1.500.000 Belges partent de chez eux, principalement vers le sud de la France. Les premiers réfugiés reviennent en Belgique début juillet 1940, après la capitulation et l'armistice franco-allemand. La fin des rapatriements se situe vers le 15 septembre. On estime à environ 20.000 les Belges qui sont partis vers l'Angleterre.

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Ce texte vous a-t-il étonné ? Pourquoi ?*
- ✓ *Cet exil fait-il écho à votre expérience personnelle ? Racontez ...*
- ✓ *Que pensez-vous de l'accueil que les Belges réservent aujourd'hui aux personnes fuyant leur pays en guerre ?*



L'exode, mai 1940

Moi, Mina, enfant juive cachée

En 1933, Hitler prend le pouvoir en Allemagne. Il veut détruire le peuple juif.
En 1940, il envahit la Belgique. La guerre commence. Elle se terminera en 1945.

Au début de la guerre, en Belgique, les Juifs sont privés de nombreuses libertés. Ils ne peuvent plus travailler dans les administrations. Ils doivent porter une étoile jaune sur leur manteau. Les enfants ne peuvent plus aller dans les écoles. Sur leur carte d'identité, il y a un cachet « Juif ».

En 1942, sans prévenir, les nazis chassent les Juifs de leur maison à Saint Gilles, Anderlecht, Schaerbeek, ... Des familles entières sont enlevées avec les enfants. Elles sont mises dans des trains de marchandise. Ces familles partent vers des camps de concentration en Europe de l'Est. Des personnes âgées et faibles, des enfants,...sont tués dans des chambres à gaz. Ils sont ensuite brûlés dans des fours. Les plus forts doivent travailler dans des conditions très pénibles. Ils sont mal nourris. Beaucoup meurent de maladies ou d'épuisement.

À Bruxelles, quelques Juifs échappent aux enlèvements. Ils se cachent dans d'autres quartiers. Les enfants sont confiés à des familles belges non juives ou à des écoles catholiques. Mes parents se cachent dans une maison près de la place Jourdan. Ils sortent peu. En 1944, les Allemands arrêtent mon père au moment d'un contrôle dans une rue. Malheureusement, il meurt dans un camp de concentration, à Auschwitz. Ma mère n'a pas été prise. Elle a eu de la chance.

En 1942, j'ai 2 ans et ma sœur Betty a 3 ans et demi. Nous sommes confiées à la famille de Jeanne et Charles Michiels. Nous les appelons Mami et Papi. Ils habitent à Drogenbos, près de Bruxelles. Leur fils, Guillaume, a 18 ans. Il nous transporte dans la remorque de son vélo. Nous sommes cachées dans des couvertures.

Nous pleurons beaucoup au début de notre séjour. Nous ne comprenons pas le flamand, ni le français. Nos parents étaient émigrés de Pologne. Ils ne nous parlaient que le yiddish, la langue des Juifs. Mami laisse les portes des armoires ouvertes. Nous pouvons montrer ce que nous voulons avoir.

J'ai de bons souvenirs de cette période à Drogenbos. Mami et Papi sont très gentils avec nous. Nous nous sommes bien habituées à eux. Nous avons appris le flamand et nous sommes allées dans l'école catholique du village. Nous sommes restées chez eux pendant 3 ans.

Après la fin de la guerre, nous retournons vivre avec notre maman. La vie est très difficile car nous sommes très pauvres. Ma mère ne s'est pas remariée et elle n'a pas de travail. Elle n'a pas pu étudier. Souvent, nous rendons visite à Papi et Mami. Nous restons très attachées à eux.

Quelle énorme chance nous avons eue ! Des gens très affectueux et généreux nous ont si bien accueillies.

En 1940, au début de la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive de Belgique comprend environ 65.000 personnes. Les Allemands commencent par les isoler en les obligeant à porter l'étoile jaune et en confisquant leurs biens. À partir de l'été 1942, se déroulent de terribles rafles. C'est ainsi que 44 % des Juifs de Belgique meurent dans les camps de concentration nazis et que, au total, 5 à 6 millions de Juifs sont exterminés. Des résistants juifs, des familles belges et des organisations se mobilisent pour sauver des Juifs et notamment pour cacher leurs enfants. Plus de 4000 enfants seront ainsi sauvés en Belgique.



Mina, Betty et leur papa – 1941

Seule photo de Mina avec son papa



Mina et Betty - 1945 après la guerre

Envoyée aux membres de la famille rescapés de la Shoah

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Qu'avez-vous appris sur les Juifs pendant la guerre ?*
- ✓ *Que pensez-vous de l'attitude de Papi et Mami ?*
- ✓ *Dans notre monde aujourd'hui, connaissez-vous des peuples qui sont persécutés pour leur origine ethnique ou leur religion ?*
- ✓ *Qu'est-ce qui peut permettre d'éviter cela ?*

Le Noël aux harengs (*Johanna*)

Liège, 24 décembre 1943. C'est Noël. C'est la guerre. Nous n'avons rien à manger. Maman part avec son panier. Elle espère acheter un peu de nourriture. Le soir arrive. Elle n'est pas encore rentrée. Papa est nerveux. Il crie, il hurle : « Il est tard. Les magasins sont fermés. Ta mère traîne en rue ! »

Maintenant, il fait nuit. Papa est très en colère. Maman revient, son panier au bras. Papa l'attend en haut de l'escalier. Il renverse le panier avec violence. Nous voyons tomber plein de poissons. Des harengs roulent partout. Maman crie, pleure. Elle dit : « Tous les magasins étaient fermés. J'ai marché dans toute la ville. Enfin, j'ai vu arriver des harengs. Il fallait faire la file, une longue file, pour les acheter. »

Papa ne dit plus rien. Il ramasse les poissons. Il aide maman à les nettoyer. Mais comment les cuire ? Il n'y a pas de graisse à la maison. Maman décide de griller les harengs. La cuisine se remplit de fumée. Nous ne pouvons plus respirer. On ouvre la fenêtre toute grande. Il fait froid. Nous mettons des gilets bien chauds. Et nous nous installons à table. Les poissons sont un peu brûlés, mais ils sont délicieux. C'est une vraie fête !

Par la fenêtre ouverte, nous entendons les cloches sonner. Il est minuit. C'est Noël. Papa se lève. Il est ivre. Mais il n'a bu que de l'eau ! Il est ivre d'avoir trop mangé. Il va sur le balcon. Il chante : « Minuit Chrétiens, c'est l'heure solennelle... ». Papa a une voix forte. Il change un peu les paroles de la chanson. Mais il est si content. Il chante Noël, la naissance de Jésus.

Les voisins sont étonnés : « Ils sont fous dans cette famille. Ils ont commencé la soirée en criant. Et ils la terminent en chantant ! » Mes parents sont heureux d'être fous. Pour moi, ce « Noël aux harengs » reste un merveilleux souvenir. C'est le miracle de Noël !



Harengs

Les années de guerre sont, en Belgique comme ailleurs, souvent synonymes de pénurie alimentaire. Les tickets de rationnement font leur apparition dès le début de la guerre. Pendant l'hiver 42-43, la flotte de pêche fait une prise miraculeuse de près de 40.000 tonnes de harengs, améliorant de ce fait considérablement les apports alimentaires de la population. Tout le monde mange du hareng et cherche le meilleur moyen de le conserver. Dès lors, le hareng, comme les pommes de terre, devient emblématique de l'alimentation de guerre.

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Avez-vous déjà connu des périodes de votre vie où vous n'avez pas mangé à votre faim ? Expliquez ce qui se passait et comment vous avez survécu.*
- ✓ *Pendant la guerre, beaucoup de systèmes de « débrouille » étaient utilisés : pour s'alimenter, s'habiller, se chauffer, se soigner,... Les connaissez-vous ? Quels sont vos modes de « débrouille » ?*
- ✓ *Que pensez-vous de l'hyperabondance que nous pouvons voir dans nos magasins aujourd'hui ?*

MIGRATIONS

La « honte » d'être flamande (Agnès)

Je suis née à Ostende en 1940 dans une famille flamande. Ostende est une ville située en Flandre occidentale, sur la côte belge. J'allais à l'école primaire du quartier.

À 6 ans, j'ai eu une maladie grave : la diphtérie. Mes parents m'ont confiée à mes grands-parents maternels. Ils avaient une ferme près d'Ypres, une autre ville flamande. La famille de mon papa habitait dans le même village. Tout le monde respectait les deux familles. Là aussi, je parlais le flamand.

À 11 ans, j'ai rejoint mes parents qui avaient déménagé à Bruxelles. À l'époque, il n'y avait qu'une seule école néerlandophone pour filles. Elle était dans le bas de la ville. Nous habitons à Ixelles, dans le haut de la ville. Maman me disait : « C'est dangereux pour une jeune fille de circuler seule en ville ! » C'est pourquoi, mes parents m'ont inscrite dans une école proche de la maison. Je pouvais y aller à pied. C'était une école francophone.

Certaines filles de l'école se moquaient des Flamands. Elles disaient :

- Les Flamands s'habillent mal, parlent mal. Ils n'ont pas de culture. Ils sont seulement de bons travailleurs.
- Le flamand n'est pas une vraie langue.

Quand je suis arrivée à l'école, je ne connaissais pas bien le français. Pendant la dictée, je faisais une faute à chaque mot ! Mais j'ai vite rattrapé mon retard. À la fin de l'année, j'étais première en grammaire. J'étais bonne élève. Mes compagnes et mes professeurs avaient de l'estime pour moi.

À 18 ans, je suis allée à l'Université de Louvain à Leuven. Elle était encore bilingue à l'époque. Certains de mes compagnons se moquaient des Flamands. Ils les appelaient "les sales Flamands". Ils imitaient l'accent flamand de manière grossière et vulgaire.

À la fin de mes études, je suis allée faire des stages en France. À Paris, on disait que les Flamands étaient courageux, travailleurs, malins et réalistes. Les Français se moquaient volontiers des francophones parce qu'ils avaient un accent belge.

Tout au long de ma vie, j'ai senti le mépris des francophones pour les Flamands : dans les magasins en ville, à l'école, à l'université, au travail. Mais petit à petit, j'ai enlevé de ma tête cette « honte » d'être flamande.

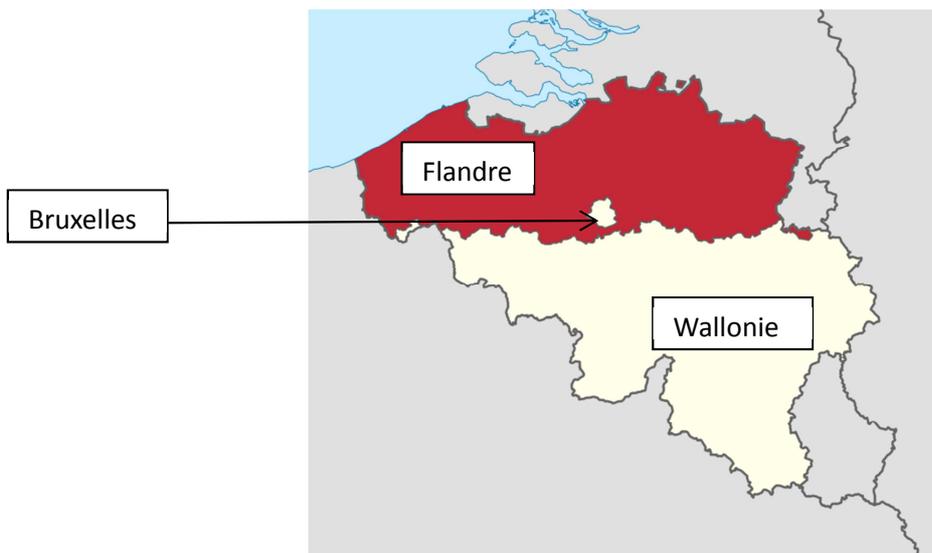
Vu mon expérience de vie, je comprends les personnes qui souffrent à cause d'attitudes et de paroles racistes. J'ai appris à mes enfants à ne jamais mépriser quelqu'un à cause de sa langue et de ses origines. J'ai transmis à mes enfants la curiosité d'autres langues et d'autres cultures.

Au 19^e siècle, le français est la langue de la classe dominante, tant dans le nord que dans le sud du pays. C'est aussi la langue de l'administration, de l'armée, des tribunaux, des universités... Les Flamands se sentent discriminés et fondent le Mouvement flamand qui prône l'émancipation du peuple flamand. Car, derrière ce problème linguistique, se cache un conflit social : le français est en effet parlé par la bourgeoisie flamande francophone, les dialectes ne sont pas admis. À partir de 1920, sous la pression de ce mouvement, le flamand s'imposera progressivement dans la vie publique en Flandre. Mais cette histoire laissera des traces dans les mémoires. Les Flamands gardent encore vivace le souvenir de cette époque.



QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ Et aujourd'hui, que dit-on des Flamands ? Que dit-on des francophones ? (stéréotypes)
- ✓ Connaissez-vous des idées préconçues sur certaines populations y compris dans votre pays d'origine (stéréotypes) ? Lesquelles ? Qu'en pensez-vous ?
- ✓ Avez-vous déjà senti qu'on ne vous aimait pas ou qu'on s'est mal comporté avec vous à cause de votre langue, votre origine, ... (discriminations) ? Expliquez. Comment avez-vous réagi ?
- ✓ Quelles langues connaissez-vous ?



Albert au Congo

En 1957, je me marie avec Joséphine. Nous partons au Congo, colonie belge. Je suis heureux. Je vais enseigner la menuiserie à des élèves noirs. Joséphine est triste. Elle ne veut pas quitter sa famille. Elle pleure beaucoup. Mais elle me suit en Afrique. C'est son rôle d'épouse !

Nous arrivons à Lodja, une petite ville avec 250 Blancs. À quelques kilomètres, se trouve la cité avec 10.000 Noirs. Il fait très chaud. Tout nous étonne. Les femmes noires portent leur enfant sur le dos. Elles posent des grands paniers sur leur tête. Elles transportent des fruits, du manioc, des légumes.

Pour moi, ce sont mes plus belles années d'enseignant. Dans les classes, il y a 30 à 40 élèves. Ils travaillent très bien et désirent avoir un bon métier. Ils veulent sortir de la pauvreté et ressembler aux Blancs. Je n'ai jamais retrouvé cette ambiance en Belgique.

Dans notre première maison, il n'y a pas d'eau potable, pas d'électricité. Nous avons un ou deux boys pour nous aider. Placide est notre « boy jardinier ». Il est gentil, courageux, souriant. Nous l'aimons beaucoup. Joséphine l'aide à devenir « boy de maison ». C'est le grade le plus haut et le mieux payé. Il apprend à faire le ménage et la cuisine. Il est très fier.

Je parle souvent avec lui. Un jour, je lui demande :

- Combien voudrais-tu recevoir pour devenir riche ?

Placide est étonné. Il ne répond pas.

- Être riche ? Qu'est-ce que c'est ?

Je lui explique. Il réfléchit. Puis il me dit :

- Moi, Monsieur, je n'ai pas besoin de richesse. J'ai ma femme, mes enfants. Je travaille et j'ai une bonne santé.

Cette fois, c'est moi qui ne peux répondre !

Le comportement des Blancs envers les Noirs m'a souvent choqué. Certains Blancs n'avaient aucun respect. J'ai entendu un collègue dire aux élèves noirs :

- Vous feriez mieux de retourner dans les arbres !

En 1960, le Congo devient indépendant. Les Belges quittent le pays. Nous rentrons en Belgique. Joséphine pleure la fin de notre vie en Afrique.

Nous n'avons jamais eu aucune nouvelle de Placide.

À la fin du 19^e siècle, les puissances européennes désireuses d'exploiter les richesses de l'Afrique se partagent le continent. En 1885, Léopold II, alors Roi des Belges, devient propriétaire du Congo. La colonisation débute et de nombreux Belges partent travailler au Congo. Sur place, les relations entre « Noirs » et « Blancs » sont inégalitaires. Les « Noirs », utilisés comme main-d'œuvre bon marché, ont très peu, voire pas de droits. Dès 1958, des mouvements d'indépendance émergent et les Belges sont invités à rentrer en Belgique. En 1960, après d'importantes émeutes, les Congolais prennent leur indépendance et le Congo belge devient la République Démocratique du Congo.



Albert et Joséphine au Congo

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Quelles sont les autres colonisations que vous connaissez ?*
- ✓ *Pensez-vous que la colonisation a été bénéfique pour les populations africaines ? pour la Belgique ?*
- ✓ *Peut-on reprocher à Albert et Joséphine d'avoir employé des boys noirs comme domestiques ?*
- ✓ *Pensez-vous que les rapports entre Blancs et Noirs sont aujourd'hui égaux ?*



Joséphine et « ses » boys

Moi, Josepha, fille d'immigré sicilien

Mes parents viennent de Sicile. Après la guerre, mon père a refusé de devenir agriculteur comme son père. En 1946, le gouvernement belge recrute des mineurs. Il n'y a plus assez de Belges pour faire ce travail. Mon père répond à la demande belge. À 26 ans, il signe un contrat. Il devra travailler 5 ans au fond d'une mine de charbon en Belgique. Il descend dans la mine 6 jours par semaine. Le travail se fait en journée ou pendant la nuit. Il reçoit un maigre salaire.

En 1948, ma mère et moi arrivons à Liège. Papa a trouvé un nouveau logement. Cela a été très difficile parce que les propriétaires belges affichaient à leur fenêtre : « Pas d'étranger pour une location ». Nous logeons dans une pièce avec très peu de meubles. Je dors dans un petit lit de camp à côté du lit de mes parents. J'ai 3 ans et demi.

Mes premiers souvenirs sont les larmes de ma mère. Ma tête s'appuie sur son ventre. Elle est enceinte. Je voudrais l'aider mais je ne sais comment faire. Mes parents ont tout quitté : la famille, les amis, la chaleur de la Méditerranée. Ils n'ont aucun lien dans ce nouveau pays. Ils ne parlent pas la langue. Ils ne connaissent pas les coutumes.

Lorsque je vais à l'école la première fois, c'est difficile. Je ne parle pas le français et je ne comprends pas. Je sens le regard des autres enfants sur moi. J'ai l'impression d'être la petite étrangère pauvre. Je n'ai jamais dit à l'école que j'étais italienne. Ma maman est grande et mince. Elle ressemble à une mère belge.

Nous vivons de manière simple. Mais mes chaussures sont en cuir. Une couturière fabrique mes robes. Je n'ai jamais reçu de jouets.

Papa part travailler vers midi. Il revient vers minuit. Je ne le vois pas souvent. Ma mère ne sort pas. Elle reste seule dans cette petite chambre. Cette vie dure pendant 10 ans. Ensuite, papa suit une formation de monteur. Nous connaissons enfin une vie de famille avec des horaires normaux. Heureusement, nous avons le soutien d'amis belges. Mes parents ont aussi gardé des liens avec d'autres immigrants italiens. Mais malgré cela, mes parents ont peu de contacts avec l'extérieur.

Mes parents m'ont très peu parlé de l'Italie. Bien sûr, chaque année, on retourne en Sicile chez les grands-parents. On part en train. En Belgique, mes parents ne parlent pas l'italien. À la maison, on parle le français. Mes parents ne sont jamais retournés s'installer en Italie.

En 1964, à 19 ans, j'épouse un Sicilien qui vit en Sicile. Je vis 4 années en Sicile. Mais j'y suis considérée comme une étrangère. Pour les Siciliens, les femmes des autres pays sont des femmes aux mœurs légères. Des femmes faciles à séduire.

Plus tard, je prendrai conscience que nous devons nous faire respecter. Nous ne devons pas nous laisser exploiter ou insulter. Mais nous devons nous adapter aux coutumes du pays. Nous ne devons pas imposer les nôtres. Vivre ensemble, c'est s'ouvrir à la différence des autres. Nous sommes tous des êtres égaux. On peut se tendre la main.

J'ai choisi comme nationalité : « citoyenne du monde ».

Après la guerre de 1940, la Belgique se reconstruit. Elle a besoin de charbon et de main d'œuvre. Les conditions de travail dans les mines sont pénibles et les Belges ne veulent plus y travailler. Le gouvernement fait appel à la main-d'œuvre étrangère et l'Italie, qui fait face à une grave crise, répond positivement. Dès 1946, les ouvriers italiens arrivent en Belgique. Leurs familles les rejoignent plus tard. Leur intégration dans la société belge ne se fera pas sans peine et le retour au pays restera un rêve inassouvi pour beaucoup.



Josepha et sa famille (années 50)

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Quels sont les apports des migrations à l'économie belge ? Les apports au pays d'origine ?*
- ✓ *Comment vivre avec 2 cultures, comment cultiver ses racines ?*
- ✓ *Pourquoi est-ce si difficile de revenir dans son pays d'origine ?*
- ✓ *Que penser de la fin de ce récit : « Je suis citoyenne du monde » ?*

Mon arrivée en Belgique (*Habiba*)

Mon nom est Habiba. Je suis née en 1940 à Tanger. Je me suis mariée à 13 ans. C'était la tradition au Maroc. Les filles se mariaient très jeunes. Mon mari travaillait pour une société française. Il creusait des puits à Tanger.

En 1963, mon mari a un accident. Il n'a plus de travail. Nous n'avons plus d'argent. Depuis peu, son frère travaille en Belgique, suite aux accords entre la Belgique et le Maroc. Il lui propose d'immigrer et lui envoie un contrat de travail dans la construction.

En 1965, mon mari part seul en Belgique. Son frère l'aide à trouver un logement. Il travaille dès son arrivée. Je le rejoins un peu plus tard avec nos deux enfants. Je ne parle pas le français. Je ne sais pas lire. Je ne connais personne.

Je cherche un travail. Mon fils de 12 ans m'accompagne partout. Il m'aide à lire les annonces. Je trouve enfin ! Je serai femme de ménage. Ma patronne m'accepte. J'apprends rapidement le français. J'obtiens d'autres contrats d'employée de maison. J'ai toujours de très bonnes relations avec mes patronnes.

Je cherche à louer un nouvel appartement. Un propriétaire belge me dit :

- Ce n'est pas pour vous, les immigrés. Retournez chez vous !

J'avais lu l'affiche « À louer ». Je n'avais pas lu toute l'annonce. Elle disait : « Pas pour les étrangers ! »

Je suis profondément blessée. Je me sens étrangère. Je ne fais pas vraiment partie de ce pays. Je crois que certains Belges ne nous aiment pas.

Je ne me décourage pas. Je continue mes recherches. Je me présente à la commune. Les employées m'écoutent. Elles m'aident. Le lendemain, je signe un bail. Je reçois les clés de notre nouvelle habitation. Je suis heureuse. Mon mari est fier de moi. Je suis forte. Je sais prendre des décisions. Je m'occupe bien de ma famille.

Dans la maison, nos voisins sont deux prêtres belges, une Marocaine et une Italienne. Nous nous entendons très bien.

Je garde un très bon souvenir de cette période de ma vie.



Le 17 février 1964, le Maroc et la Belgique signent une convention bilatérale. La Belgique a besoin de main d'œuvre pour ses mines de charbon. Les mineurs belges ont été tués durant la Seconde Guerre mondiale ou ne veulent plus d'un travail jugé pénible et dangereux. Après avoir fait appel aux Italiens en 1946, aux Espagnols en 1956 et aux Grecs en 1957, l'État se tourne vers le Maroc. Très vite, la crise du secteur charbonnier relègue les travailleurs immigrés vers la métallurgie, la chimie, la construction et les transports publics, notamment à la STIB.



Carhop, La Cité, dossier immigration et travail - Piqueur

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Comment ont été accueillis les premiers immigrés en Belgique ? Comment le sont-ils aujourd'hui ? Qu'est-ce qui a changé et pourquoi ?*
- ✓ *Comment s'intégrer dans un pays lorsqu'on ne connaît personne, qu'on ne connaît pas la langue et qu'on ne sait pas lire ?*
- ✓ *Quelle place occupe le travail dans le processus d'intégration ? Comment trouver sa place en Belgique quand on n'a pas d'emploi ?*
- ✓ *Avez-vous des témoignages à partager ? Arrivée en Belgique, expériences de discrimination, expériences positives de contacts avec des Belgo-Belges ?*

LOISIRS

Mes premières vacances (*Alice*)

1938. Les Belges ont enfin droit aux congés payés ! Ils peuvent prendre quelques jours de vacances sans perdre leur salaire. Donc, c'est décidé : nous irons voir « LA MER ». Nous prendrons des vacances. Juste une semaine car nous ne sommes pas riches.

Nous pouvons voyager à prix réduit parce que mon père est receveur de tram. Il vend des tickets dans le tram. Nous ferons donc le voyage en tram.

Et quel voyage ! Nous quittons Liège avec le tram. Nous voyageons en deuxième classe. Les banquettes sont en bois. Elles sont peu confortables. Au terminus de la ligne, nous reprenons un autre tram et puis encore un autre jusqu'à Heist et la mer...

Je suis heureuse de tous ces changements. Ce sont, à chaque fois, des petites excursions. Nous traversons des campagnes et des forêts. Le receveur siffle les arrêts et les départs du tram. Il contrôle les allées et venues et les mouvements des voyageurs. Il est interdit de se pencher aux fenêtres. On voit des prairies, des troupeaux de vaches et des lapins qui traversent les voies du tram.

Papa et moi sommes très joyeux. Organiser tout ce trajet de ville en ville n'a pas été facile pour lui. Il s'assied à côté du conducteur. Moi aussi. Conduire un tram n'est pas simple. Certains copains de mon père me permettent de toucher et de tourner le grand volant. J'ai l'impression de conduire.

Papa m'explique les régions traversées. Je reviens parfois vers maman et ma soeur. Je leur annonce fièrement : « Papa parle chinois avec ses collègues ! » En réalité, il leur parle en flamand.

Nous voyagerons toute la journée pour faire ces 200 kilomètres... Nous ne sommes pas très frais quand nous arrivons.

Nous séjournons au village de Heist. Nous logeons dans un hôtel qui accueille les employés du tram. À nous la liberté ! À nous le grand air ! À nous la mer ! La mer du Nord est souvent glaciale. Ses plages de sable sont immenses.

Ces huit jours passent si vite... Nous devons attendre quelques années pour avoir le bonheur de retourner à la mer.

Aujourd'hui, j'aimerais bien recommencer ce voyage. Je voudrais revivre cette grande joie toute simple !

Mais aujourd'hui, peut-on encore rejoindre la mer en tram depuis Liège?

Ceux qui travaillent trouvent normal d'avoir des vacances et que celles-ci soient payées. Mais ce droit ne nous est pas tombé du ciel. C'est seulement après la grève de 1936 que les travailleurs ayant presté un minimum d'un an chez un employeur ont eu droit à six jours de congés payés. Et ce n'est qu'en 1938 que tous les travailleurs belges ont gagné le droit aux vacances. En 1947, le pécule de vacances a pour la première fois été doublé. Et en 1975, la durée légale des vacances est passée à quatre semaines. Les congés payés sont le résultat de la force du mouvement ouvrier, de la lutte et des négociations syndicales.



Dolhain, 1940



Côte belge, 1933

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Aujourd'hui, comment se déplace-t-on la plupart du temps ? Qu'en penser ?*
- ✓ *Où part-on en vacances aujourd'hui et comment ? Qu'en penser ?*
- ✓ *Que penser de notre société où maintenant tout va si vite ? La lenteur permet-elle d'apprécier mieux les choses ?*
- ✓ *Avez-vous des témoignages à partager ? Premières vacances, moments passés à la mer, souvenirs de longs voyages ?*

Une soirée en famille (*Jeannine*)

Nous sommes en 1949. La guerre est terminée depuis 5 ans. Nous n'avons pas la télévision, ni le GSM, ni Internet. De nombreux Belges achèteront leur première télévision noir et blanc en 1960. À l'occasion du mariage du roi Baudouin.

Nous vivons en paix, simplement. Dans la maison de mes parents, la salle de bain et le chauffage central ne sont pas encore installés. On se lave donc à l'évier. On se chauffe grâce au poêle à charbon. Les soirées en famille se passent dans la salle à manger. La radio propose des chansons, des airs de musique agréables. Autour de la table, maman organise le repas. Le plus souvent, des tartines au fromage, du riz, des céréales. Ma grand-mère, toujours présente, transforme parfois le vieux pain en un délicieux dessert.

- Je vais vous faire du pain perdu.

Tremper les tartines dans le lait et dans l'œuf. Cuire à la poêle. Recouvrir de sucre. Nous adorons ce pain-là ! Mon père raconte les événements de la journée. De temps en temps, il nous permet de parler d'un jeu, d'une aventure. Mon frère est le plus âgé. C'est lui qui raconte. Nous n'avons pas souvent la parole à table. Les enfants doivent respecter le calme du repas.

Quand maman fait la vaisselle, elle chante. Elle a une très jolie voix. Comme toujours, c'est maman qui met de l'ambiance. Elle connaît beaucoup de chansons. Toutes racontent une histoire.

- Dépêchons-nous de débarrasser la table. Ils vont arriver !

Plusieurs fois par semaine, les grands-parents, tante et oncle viennent nous rejoindre. Depuis toujours, les réunions en famille sont très importantes.

Quand la radio ne diffuse pas de pièce de théâtre, nous jouons aux cartes, au Rami et surtout au Nain Jaune. Un jeu ancien très amusant ! À ce jeu, il faut payer à l'aide de jetons.

- Mais...nous n'avons pas les jetons ! Impossible de jouer ?
- Pas grave. Je vais arranger ça ! dit maman.

En faisant des confitures de prunes, elle a récupéré les noyaux. Elle les a lavés et séchés. Ils remplacent les jetons. Nous sommes très souvent 8 ou 9 personnes autour de la table. Les parties s'animent.

Maman chante en suivant la radio. Parfois, nous accompagnons la chansonnette. Nous reprenons tous ensemble le refrain.

La chaleur de la pièce est agréable. Un gros poêle fonctionne au charbon. De temps en temps, mon père se lève :

- Je dois charger le feu !

La soirée se prolonge :

- Il est temps d'aller dormir les enfants.

Un doux baiser nous garantit une bonne nuit. Les adultes continuent le jeu. Ils rient. Ils sont heureux. Enfin, ils se séparent. Ils savent qu'ils se retrouveront un autre soir. Ils partageront les mêmes plaisirs simples. Le calme revient, la radio est silencieuse. Le feu s'éteint doucement.

Les premières radios belges apparaissent dans les années 1920. Quant à la télévision, elle apparaît en 1951 et se répand dans les ménages belges dans le courant des années 60, entre autres à l'occasion de la retransmission du mariage du Roi Baudouin le 15 décembre 1960. La même année, un vrai journal télévisé est créé. La technologie GSM arrive en Belgique en 1994. Quant à Internet, il se répand dans les années 1990 et explose au début des années 2000. Grâce à Internet, l'information devient facilement accessible à tout moment; la radio, la télévision et la presse écrite déclinent.



*Papa de Jeannine, 1942
à côté de la radio*



Nain jaune

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *A-t-on aujourd'hui plus ou moins de temps pour des activités de loisir (selon qu'on est un enfant, une femme, un homme) ?*
- ✓ *Quelle place la famille occupe-t-elle aujourd'hui ? À quelles occasions la rencontrez-vous ?*
- ✓ *Pourriez-vous vous passer d'Internet ? Est-ce qu'Internet rassemble les gens ou les sépare ?*
- ✓ *Était-on plus heureux, plus joyeux hier qu'aujourd'hui ?*

La veillée (*Lucienne*)

L'histoire se passe en 1952, un soir d'été. Il fait très chaud. Il y a de l'orage dans l'air. Nous sommes à la campagne, près de Wavre, en Brabant wallon.

Des petites maisons ouvrières sont groupées les unes contre les autres le long d'une chaussée. À cette époque, peu de voitures circulent. Entre les groupes de maisons, on voit des prairies avec vaches et chevaux.

Des familles, souvent nombreuses, vivent dans ces maisons. Les hommes partent au travail très tôt le matin, vers 5 ou 6 heures. Ils vont à l'usine au village voisin. Ou ils prennent le train pour travailler à Bruxelles. C'est le cas de mon papa. Les femmes s'occupent de la maison : ménage, lessive, repas, couture, repassage, potager, enfants, courses... Elles ne se reposent pas beaucoup.

Vers 18 heures, les hommes rentrent du travail. Un bon repas familial réunit tout le monde autour de la table. La fatigue est là. Mais personne ne raterait ce moment délicieux : la veillée. Ce moment de détente entre voisins !

Sur le trottoir, devant la maison de Jean, de Laure ou de Denise, les adultes se réunissent. Chacun vient avec sa chaise. Les enfants courent et jouent autour de ces petites réunions.

- Il fait très chaud et l'air est électrique ce soir. Un gros orage se prépare. As-tu vu ce ciel rouge ?
- Pourvu qu'il ne pleuve pas trop... mes pauvres légumes...
- J'ai entendu que la fille de Marie et Robert va se marier. Il paraît que la robe a coûté très cher. Où vont-ils chercher tout cet argent ?

Et, bla bla bla... Chacun apporte le dernier ragot, gentilles et méchantes nouvelles. On partage soucis et plaisirs de la journée.

Tout-à-coup, de grands éclairs violents déchirent le ciel. De gros bruits de tonnerre suivent. Impressionnant ! Cela dure longtemps, mais il ne pleut pas : c'est un orage d'été.

Moi, j'ai 13 ans. Je suis secrètement amoureuse du fils de Jean. Il s'appelle Marc. Il a 15 ans. Il ne me regarde pas. Je suis trop gamine. Je joue encore avec son petit frère !

Je me cache au fond du couloir de la maison.

- Marc, je n'aime pas cet orage, j'ai peur !

Il vient s'asseoir près de moi. Il met son bras autour de mes épaules et dépose tout doucement ses lèvres sur les miennes. Mon premier baiser ! Je suis au Paradis !

Autrefois, les relations de voisinage étaient importantes. Il n'y avait ni télévision ni Internet. À la fin des années 60, cela change et les liens de voisinage dans les villes et les villages s'affaiblissent graduellement. L'érosion des liens traditionnels de parenté, une plus grande mobilité spatiale via le travail et l'expansion du travail des femmes sont quelques-uns des facteurs qui ont également réduit l'importance du quartier comme lieu d'expériences communautaires. Aujourd'hui, on constate toutefois un mouvement de retour au local et au vivre-ensemble.



Lucienne, 1954

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Comment se passaient les soirées de votre enfance? Et aujourd'hui ?*
- ✓ *Quelles relations avez-vous aujourd'hui avec vos voisins ?*
- ✓ *Est-on aujourd'hui plus seul qu'avant ? (société communautaire / société individualiste)*
- ✓ *Que peut-on mettre en place pour rencontrer ses voisins ?*

L'Atomium (*Jeannine*)

Quand je me rends sous l'Atomium, je frissonne. Je retrouve mes vingt ans.

Depuis toujours, je vis à Bruxelles. Dans les années cinquante, la ville change. On construit des ponts, des tunnels. Certains quartiers sont démolis. Je ne comprends pas trop ce qui se prépare.

Et pourtant, en avril 1958, au Heysel, une énorme exposition internationale s'installe. Le monde entier se donne rendez-vous à Bruxelles. Pour présenter le meilleur de chaque pays. C'est « l'Expo 58 ». J'ai vingt ans. La télévision n'est pas encore dans ma famille. Je ne connais pas grand-chose du monde. J'achète un abonnement pour tout visiter pendant 6 mois. Tout voir. Tout apprécier. Cette année, je ne partirai pas en vacances.

43 pays viennent à Bruxelles. Ils amènent leurs trésors. Ils transmettent leur énergie. Ils présentent leurs spécialités. L'Atomium est le symbole de la Belgique. Des ingénieurs et architectes ont construit ces neuf boules de fer et d'acier. Elles représentent un atome de fer. Des centaines d'ouvriers ont travaillé à sa construction. C'était dur. Il fallait être un peu acrobate. Le résultat est extraordinaire.

L'Expo 58 est installée sur une très grande surface. Tout le Heysel est couvert de pavillons superbes. Je m'y rends à chaque fin de semaine. Il y a tant de choses à voir. Les gens viennent de très loin. On annonce des visiteurs célèbres. Des ministres. Des ambassadeurs. Des rois et des princes. Des vedettes de théâtre, de cinéma. Tout le monde doit être présent au Heysel. C'est la fête tous les jours !

On remarque en premier le pavillon américain, tout rond, tout en verre. Il est élégant, lumineux. À l'intérieur, il y a des arbres, des fontaines, des défilés de mode. Mais aussi, des expériences nouvelles. L'Amérique nous charme.

En face, le pavillon de l'Union soviétique. Il est carré, énorme. À l'intérieur, il y a des statues géantes et de grandes photos de travailleurs. Les Russes sont les plus puissants. Ils sont les premiers à avoir envoyé un engin dans l'espace. Ils exposent le « spoutnik ». Tout le monde en parle. Ils en sont très fiers.

- C'est ça le Spoutnik ?
- Mais oui ! C'est un satellite. Il y a un an, il a tourné autour de la Terre.
- Je le croyais plus grand : il est tout petit !

Les boules de l'Atomium sont énormes. Pendant l'Expo, on y monte à l'aide de grands escaliers mobiles. Au sommet, je suis à 102 mètres du sol. J'admire enfin tous les pavillons. Là-haut, je découvre le monde. La Hollande et ses canaux. L'Italie et ses sympathiques petites maisons blanches. La Thaïlande au temple entièrement recouvert d'or. L'Angleterre mystérieuse. La France comme un oiseau aux ailes ouvertes. Et tant d'autres constructions originales.

Un village congolais représente le Congo belge. Des familles congolaises y vivent dans des huttes. Certains visiteurs leur jettent des bananes ! C'est un scandale ! Le village sera très vite fermé.

Le soir, je vais m'amuser à « la Belgique Joyeuse », un quartier à l'ancienne. Des restaurants, des brasseries sont ouverts toute la nuit. Un immense parc à jeux propose des attractions nouvelles. Je fête mes vingt ans dans cette ambiance de fête.

Mais en octobre, c'est terminé. J'ai le cœur lourd. Certains pavillons sont démontés et reconstruits ailleurs. D'autres sont détruits.

Près de soixante ans plus tard, l'Atomium est toujours là, seul vestige de cette belle époque. La nuit, il brille grâce à des milliers de petites lampes. Ses neuf boules sont devenues le symbole de Bruxelles.

Les expositions internationales ou universelles sont organisées dans le monde entier depuis le milieu du 19^e siècle. Elles permettent de présenter les avancées technologiques de différents pays. Elles sont souvent l'occasion de grands chantiers dans les villes organisatrices et les bâtiments construits à cette occasion en deviennent parfois les symboles. C'est le cas de la tour Eiffel, érigée à Paris lors de l'exposition de 1889, ou de l'Atomium, construit à Bruxelles pour l'exposition de 1958. En 2015, l'exposition universelle a eu lieu à Milan, en Italie. En 2017, elle aura lieu à Astana, au Kazakhstan.



L'Atomium, 1958



Jeannine et sa famille devant l'Atomium, 1967

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ Avez-vous déjà visité l'Atomium ?
- ✓ Connaissez-vous d'autres symboles de la Belgique ?
- ✓ Si vous deviez présenter la Belgique dans un pavillon, qu'auriez-vous envie de montrer ?
- ✓ Qu'auriez-vous envie de montrer dans un pavillon de votre pays d'origine ?

STATUT DE LA FEMME

Mon premier maillot de bain (*Marie-Thérèse*)

En 1950, j'ai 18 ans. Pour la première fois, je découvre la piscine. Elle est située en plein air. À quelques kilomètres de notre petit village des Ardennes, dans le sud de la Belgique. On vient de l'ouvrir. C'est un grand événement. Je suis très contente : je vais pouvoir y aller avec mes copines pour apprendre à nager. À la campagne, les cours de natation ne font pas partie du programme scolaire comme en ville.

Je dois d'abord acheter un maillot, ce n'est pas simple ! Ma mère n'aime pas ce genre de vêtement, elle ne saura certainement pas me donner de conseil. L'avis d'une amie ? Ce n'est pas nécessaire : je préfère faire cela toute seule !

Impossible de trouver un maillot dans mon village. Je dois aller dans la ville la plus proche, à 20 kilomètres de chez moi. À cette époque, les grands magasins n'existent pas encore. Je vais donc dans une boutique «spécialisée en lingerie ». Je choisis un maillot « une pièce » de couleur rose vif. Il est un peu voyant. Il me convient parfaitement. Je l'achète. Je devrai m'habituer à être si peu vêtue !

Quelques jours plus tard, je pars à vélo avec mes amies : premières aventures dans la petite piscine ! J'y vais deux ou trois fois. À la boulangerie, maman apprend qu'on m'a aperçue à la piscine avec d'autres filles et garçons du village.

Ma mère, scandalisée, appelle mon père :

- On a vu ta fille à la piscine toute nue, tu t'imagines ! Qu'en penses-tu ?

Mon père ne semble pas surpris. Ma mère exagère sûrement. Il lui répond :

- Elle était quand même en maillot, non ?
- C'est la même chose ! répond ma mère.

Elle monte chercher le maillot dans ma chambre et le jette dans la cuisinière au charbon. Je me précipite pour le retirer. Heureusement, le feu brûle lentement. Le maillot n'est pas abîmé. Suite à cela, je mets mon maillot en sécurité chez une amie.

J'ai encore été plusieurs fois à la piscine mais je n'ai jamais appris à nager.

Au début du 20e siècle, les femmes désirent se baigner essaient de cacher au maximum leur corps sous un « costume de bain ». Le premier véritable maillot de bain est créé en 1915 aux États-Unis et il s'impose doucement en Belgique. Il laisse plus de liberté de mouvement à celle qui le porte. Les premiers bikinis apparaissent après la Seconde guerre, vers 1946. Ils suscitent beaucoup de débats et mettent longtemps à s'imposer. Montrer le nombril de la femme choque beaucoup de monde. Il y a peu, une nouveauté a fait son apparition en Belgique : le burkini, couvrant la totalité du corps. Il s'agit d'un maillot destiné aux femmes ne désirent pas se dévoiler.



Jeunes filles en maillot de bain, 1949

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Et vous, allez-vous à la plage ou à la piscine ? Quel type de maillot portez-vous ?*
- ✓ *Vos parents vous ont-ils toujours laissé porter les vêtements que vous vouliez ?*
- ✓ *Si vous avez des enfants, les laissez-vous porter ce qu'ils veulent ?*
- ✓ *Trouvez-vous important de cacher certaines parties du corps ? Lesquelles et pourquoi ?*

La pilule, une révolution ! (Anne-Marie)

Je suis née en 1942. Dans ma famille, on ne discutait jamais de sexualité.

Certains jeunes avaient des relations sexuelles avant le mariage. C'était très mal vu. Les filles avaient peur d'être enceinte. La pilule n'existait pas. En 1959, une de mes amies est tombée enceinte. Elle a avorté en cachette. Cela s'est mal passé. Sa vie était en danger. À l'hôpital, les docteurs ont été sévères avec elle.

En 1962, je me marie. Je n'ai jamais entendu parler de contraception. Ma première fille naît en 1963 et la deuxième en 1965. Après mon deuxième accouchement, je vais à la visite de contrôle. Le docteur me dit :

- Madame, vous êtes mariée depuis trois ans. Vous souhaitez une famille nombreuse ? Comment contrôlez-vous votre prochaine grossesse ?
- Je ne sais pas, on fait attention...
- Vous faites attention? C'est la meilleure façon d'avoir un enfant tous les ans ! Savez-vous que la pilule contraceptive vient d'arriver en Belgique ? Si vous la prenez, vous déciderez quand vous voudrez un autre bébé. Vous n'aurez plus peur chaque mois ! N'est-ce pas mieux ?

J'en parle à mon mari. Il n'est pas très enthousiaste :

- Une pilule, n'est-ce pas mauvais pour ta santé ? Je trouve qu'on est bien comme ça. Laissons faire la nature.

Il est inquiet, perturbé. Il n'est plus le maître. La contraception blesse son honneur d'homme.

Moi, j'insiste parce que je suis convaincue. C'est mon corps après tout. Je le calme et la pilule prend place sur la table de nuit. Nos relations deviennent plus libres. C'est une vraie révolution.

Seize ans plus tard, ma fille aînée est amoureuse. Je vois le danger. Je lui parle de la pilule.

Elle me répond avec un sourire :

- Pas de problème maman. Je suis allée au planning familial.

Quel changement! On parle de tout cela plus librement. Les premiers centres de planning familial se sont ouverts dans les années 60. Ils donnent des informations, guident les personnes en difficulté. Les jeunes y reçoivent des conseils.

Aujourd'hui, la pilule est très largement répandue en Belgique et l'avortement est autorisé.

Jusqu'au milieu du 20^e siècle, particulièrement chez les catholiques, la sexualité apparaît comme un devoir. Les hommes en contrôlent l'usage et les femmes suivent. Leur corps ne leur appartient pas. En 1960, la pilule contraceptive est autorisée aux États-Unis et elle arrive en Belgique dans les années 60. Les centres de planning familial se développent pour mettre la contraception à portée de tous. En 1973, la loi autorise la publicité sur la contraception. Cette même année, des mouvements de femmes revendiquent la dépénalisation de l'avortement. Elle est obtenue en 1990, après de longs débats parlementaires et sans le consentement du Roi Baudouin.



Manifestation féministe

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Connaissez-vous les mots suivants : tabou, épanouissement, planning familial, « faiseuse d'anges » ?*
- ✓ *Pensez-vous que la contraception est uniquement l'affaire des femmes ?*
- ✓ *Dans votre jeunesse, avez-vous reçu une information et éducation sexuelles ?*
- ✓ *À la maison parle-t-on de la sexualité à ses enfants ? Et si oui, qui en parle ?*



Plaquettes de pilules

Un vent de liberté : mai 68 (*Martine*)

Nous sommes en 1964 et j'ai dix ans. Le samedi est le jour de la lessive. Tout se fait dans la cuisine. Maman met une grande bassine d'eau à chauffer. Elle verse l'eau dans la machine qui secoue le linge. Pour l'essorage, le linge passe entre deux rouleaux. Il faut tout recommencer trois ou quatre fois, pour les différentes couleurs et pour le rinçage. Ce travail prend toute la journée.

Ma sœur de 18 ans doit aider. Moi, je suis trop petite. Mon frère âgé de 20 ans, lui, peut rester au lit ! Lorsque ma sœur râle, maman lui dit : "Un homme ne s'occupe pas des tâches ménagères".

Depuis son retour de la guerre, mon père a des problèmes de santé. Avec trois enfants, ma mère ne peut pas travailler à temps plein. Nous n'avons pas beaucoup d'argent. Au-delà de nos seize ans, nous n'avons pas pu faire d'études. Par contre, nous suivons tous les soirs des cours après notre journée de travail. Lorsque mon frère rentre, ma mère sort de son lit pour réchauffer son dîner. Ma sœur doit le réchauffer elle-même. J'ai vu cela pendant toute mon enfance. Plus tard, cela m'a révoltée.

Le temps passe. Avec l'aide des Américains, l'Europe se reconstruit. Les ménagères ne rêvent que d'une chose : acheter un frigo, un aspirateur, une voiture. Il y a des emplois pour tout le monde. Nous sommes en plein dans la société de consommation.

Mai 1968 arrive. C'est la révolution à Paris. Les étudiants de l'université font grève et jettent des pavés sur les policiers. Des ouvriers les rejoignent. À l'école, nous ne parlons que de cela. Cela va changer toute ma vie de femme. Je n'en suis pas encore consciente.

Quel vent de liberté ! Il n'est plus possible de vivre de la même manière que nos parents... Même notre façon de s'habiller change : fini les jupes au-dessous des genoux ! Vive la mini-jupe et les mini-pulls de toutes les couleurs ! Notre nombril est tellement joli !

Nous, les adolescents et les jeunes, nous discutons sur tout : la façon de vivre de nos parents, l'autorité de l'Église, des curés, des professeurs, bref, toute l'organisation de la société. Les slogans de l'époque reflètent bien l'ambiance et la mentalité des jeunes :

- "Il est interdit d'interdire"
- "Sous les pavés, la plage"
- "À bas l'État !"
- "À bas le vieux monde !"
- "Soyez réalistes, demandez l'impossible !"

Nos mères ont eu 4 ou 5 enfants ou plus et devaient rester dans leurs casseroles. Les filles de moins de 20 ans ne veulent plus de cette vie-là. La pilule contraceptive apparaît. Ouf ! On n'a plus tout le temps peur de se retrouver enceinte ! Des femmes se battent pour leurs droits.

Moi, en 1974, je m'inscris dans un mouvement de femmes à Bruxelles et je suis un cours de "self defense". Nous militons pour l'avortement. Pour l'égalité de salaires entre hommes et femmes. Pour pouvoir ouvrir un compte en banque à notre nom. Toutes ces revendications sont ensuite devenues des lois.

Lorsque je repense à cela, je trouve ces mouvements très excessifs et même "anti-hommes". Mais souvent il faut passer par là pour obtenir ce que l'on veut. Dans mon couple, j'ai aussi dû me battre pour l'égalité. Finalement mon mari partage toutes les tâches ménagères : il nettoie, cuisine et a langé nos deux enfants.

Après la guerre 1940-45, l'Europe se reconstruit. Elle prend pour idéal une société basée sur la consommation. Mais après des années de croissance et de richesse (les Golden Sixties), certains jeunes revendiquent un autre modèle de société. "Mai 68", révolte née en France contre l'autorité, est le symbole d'un changement radical en matière de traditions, de mœurs et de sexualité. Le mouvement "hippie", né aux États-Unis, avec l'opposition à la guerre du Vietnam, accélère encore l'évolution des mœurs et atteint l'Europe vers 1970. Une société avec plus de libertés individuelles s'installe.



Martine au marché de Jette, 1974

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Avez-vous vécu des situations semblables où l'homme est privilégié par rapport à la femme ? Racontez.*
- ✓ *Que pensez-vous de l'égalité entre femmes et hommes ? Est-elle acquise aujourd'hui dans toutes les sociétés ?*
- ✓ *Que pensez-vous du slogan « il est interdit d'interdire » ?*
- ✓ *Et vous, si vous vouliez changer notre société, pour quelle cause militeriez-vous ?*

Un vent de liberté : les hippies (*Martine*)

Quand Mai 68 éclate en France, ailleurs dans le monde, cela bouge aussi.

En Angleterre, on entend parler de quatre garçons. Ils laissent pousser leurs cheveux. Cela fait scandale bien plus que leur musique. Ce sont les Beatles. Tous les jeunes chantent leurs chansons.

Aux États-Unis, un autre mouvement apparaît au début des années 60 contre la guerre du Vietnam. C'est le mouvement hippie. Son slogan est : "Faites l'amour, pas la guerre !" Les hippies sont en majorité des jeunes. Ils ne veulent pas de la violence. Ni des valeurs traditionnelles. Ni de la société de consommation. Ils veulent vivre plus librement leurs relations humaines et amoureuses. Ils portent des vêtements de couleur, des jeans et de longs cheveux. Ils inventent de nouvelles musiques : le rock et le folk. Le mouvement hippie se répand en Europe à la fin des années 60. Il a une grande influence sur l'Europe.

Nous aussi, nous voulons revenir à des valeurs plus simples. Fabriquer notre yaourt et notre fromage. Faire de l'artisanat. Filer la laine et la tisser. Certains abandonnent leurs études ou leur boulot. Ils vont garder des moutons en France.

Nous partons, mon ami et moi, habiter dans une ferme non loin de Bruxelles. Nous y avons un peu de terre pour cultiver des légumes et élever des poules. D'autres jeunes nous rejoignent. Nous sommes une trentaine. Les paysans du coin sont très étonnés. Ils voient des filles avec des longues jupes de couleur. Des cheveux rouges passés au henné. Ils voient des garçons avec des longs cheveux. Des chemises fleuries... Nous sommes toujours l'un chez l'autre pour refaire le monde. Pour nous entraider. Et surtout pour faire la fête !

Souvent, nous partons pour Amsterdam. Dans cette ville, les jeunes sont très nombreux. Là, on trouve beaucoup de boutiques indiennes et afghanes. On y vend de l'encens, des blouses brodées et des longues jupes. Mon ami et moi rêvons de voyages lointains. En 1973, sacs au dos, nous partons en Inde, au Népal, à Ceylan. Notre voyage dure plusieurs mois.

C'est une période de plein emploi. Lorsque nous rentrons de voyage, il est toujours facile de retrouver un travail. Cependant, cette période est courte. Au milieu des années 70 déjà, on nous parle de la crise...



Woodstock, 1969

Après la guerre 1940-45, l'Europe se reconstruit. Elle prend pour idéal une société basée sur la production de biens et la consommation. Après des années de croissance et de richesse (les Golden Sixties), certains jeunes revendiquent un autre modèle de société. "Mai 68", révolte née en France contre l'autorité, est le symbole d'un changement radical en matière de traditions, de mœurs, de sexualité. Aux États-Unis, le mouvement "hippie" né en opposition à la guerre du Vietnam, rejette également les valeurs traditionnelles et la société de consommation. Il atteint l'Europe vers 1970 et y accélère encore l'évolution des mœurs.



Martine à Katmandou, Népal, 1973

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Pouvez-vous citer 2 limites de la société de consommation et 2 bienfaits ?*
- ✓ *Aujourd'hui, faut-il lutter contre la société de consommation ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?*
- ✓ *Aujourd'hui, en Belgique ou ailleurs, connaissez-vous des mouvements de protestation mettant en cause la société ?*
- ✓ *Pensez-vous que les jeunes peuvent changer le monde ?*

Le faux mariage (*Martine*)

J'ai 19 ans. Nous sommes en mai 68. Tout est remis en question. On discute sur tout : les relations dans les familles, les traditions, ... Je quitte la maison de mes parents pour vivre avec mon ami, Daniel.

Je ne veux absolument pas me marier. Quel scandale pour mes parents ! Quitter la maison sans une bague au doigt ! Pour eux, ce n'est pas une vie normale. C'est comme si j'étais une prostituée.

Je parle beaucoup avec mes parents. Cela se termine en disputes. Je suis triste. J'ai eu une enfance heureuse et j'aime mes parents. Eux aussi m'aiment et je n'ai pas envie de « claquer la porte ». Je n'ai pas envie non plus de leur obéir : c'est mon choix de vie !

Après des mois de discussions difficiles, mon ami a une très bonne idée : organiser un faux mariage ! Je suis très étonnée car mes parents sont tout de suite d'accord. La face est sauvée. Les voisins, la famille, tout le monde est informé de notre mariage. La fête a lieu avec les parents proches, dans l'arrière-salle d'une friterie bruxelloise.

Mais...où sont les annonces publiques de notre mariage ? À la maison communale ? Les voisins se posent des questions. Nous répondons : « La cérémonie se fera à la mer, dans la commune de mon ami. »

Le jour du « mariage », à l'aube, Daniel vient me chercher avec mes parents, dans sa Citroën orange. Les voisins sont un peu déçus. Ils ne me voient pas en robe blanche. Ils m'apportent des cadeaux : des couvertures, des vases ...

Quelle belle journée !

Quelques années après, Daniel est devenu le père de mes enfants. Plus tard, nous sommes mariés officiellement à la commune. Aujourd'hui, en 2015, nous sommes toujours mariés.

Mai 68 est une vaste révolte dirigée contre la société traditionnelle. Les jeunes s'attaquent à la morale et aux institutions. Ils revendiquent entre autres des relations sexuelles hors mariage. Dans les familles naissent des conflits parfois très durs entre les générations. Au même moment, l'apparition du mouvement féministe et la libéralisation des méthodes contraceptives vont engendrer une profonde remise en question des normes sexuelles et auront un impact majeur sur les transformations de la société.



Martine et Daniel, 1953

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Comment avez-vous rencontré votre conjoint(e) ? Avez-vous été entièrement libre de le (la) choisir ? Y avait-il des interdits ? Avez-vous subi certaines pressions de vos parents à ce sujet ? Et si oui, comment y avez-vous réagi ?*
- ✓ *Est-ce envisageable, pour un homme et une femme, de vivre ensemble sans se marier religieusement ? À la commune ? Qu'en pensez-vous ? Qu'en penserait votre entourage ?*
- ✓ *Comment se passe un mariage dans votre pays d'origine ? En Belgique ?*
- ✓ *Pensez-vous qu'il est possible d'aimer la même personne toute sa vie ? À quelles conditions ?*

Premier compte en banque (*Jacqueline*)

Mai 1968. J'ai 19 ans et je ne m'entends plus du tout avec ma mère et mon beau-père. Ils me considèrent encore comme une enfant. Je dois même leur demander la permission pour rentrer tard le soir. Sans rien dire à personne, je décide de quitter la maison et d'aller vivre chez Éric. C'est un ami et je le connais depuis plusieurs mois. Nous nous entendons bien. Nous vivons ensemble pendant 6 mois.

Maman se fait du souci pour moi. Elle prévoit une réunion de famille entre Eric et mon beau-père. Ils vont parler de mon avenir ! La conclusion est claire. Nous devons nous marier sinon mon beau-père portera plainte. Je n'ai pas encore 21 ans. Je suis mineure. Je suis donc sous la responsabilité de mes parents.

Nous nous marions en 1971. Nous passons chez le notaire et nous signons un contrat de mariage. Mes parents nous y obligent. Ce sera un contrat de « séparation » de biens. Pourtant je ne possède qu'une casserole à pression. Et un peu d'argent sur mon livret d'épargne. Mes parents affirment :

- Ce contrat garantit ton indépendance dans l'avenir, en cas de divorce.

Un peu plus tard, je trouve un travail. Je suis vendeuse dans un grand magasin. Je gagne ma vie. Mon salaire sera versé sur un compte en banque. Il doit être ouvert à mon nom. Je vais à la banque.

- Bonjour Monsieur. Je souhaite ouvrir un compte en banque.

L'employé me demande ma carte d'identité. Je la lui donne.

- Je vois que vous êtes mariée. Avez-vous l'autorisation de votre mari ?
- Mais je n'ai pas besoin de son accord. Mon contrat de mariage me le permet.

Je sors de mon sac le fameux contrat de mariage. L'employé y jette un rapide coup d'œil. Il me dit :

- J'ai besoin d'une attestation de votre mari.

Je commence à m'énerver. Je lui réponds :

- Non, Monsieur. Un contrat de « communauté » de biens exige l'accord du mari. Mais ceci est un contrat de « séparation » de biens !

L'employé ne veut rien entendre. Je m'énerve vraiment et exige de parler au directeur. Je parle haut et fort. Le directeur accourt. Je lui explique le problème. Il connaît mieux les lois et a aussi plus de respect pour la liberté des femmes. Il ordonne à son employé d'ouvrir un compte à mon nom. Je suis ravie. J'ai gagné une bataille !

En 1973, en Belgique, la loi change. Elle permet aux femmes d'ouvrir un compte en banque, sans l'autorisation du mari.

La société belge a longtemps été organisée sur le principe de la domination masculine. Le Code civil, appliqué dans nos régions depuis 1804, prône une famille placée sous l'autorité du père. Il stipule que la femme mariée ne peut pas signer de contrats, gérer ses biens, travailler sans l'autorisation de son mari, percevoir son salaire. Ce Code civil s'adaptera progressivement à l'évolution de la société. Une première réforme intervient en 1934 mais l'égalisation réelle des droits ne s'effectuera qu'après « mai 1968 », cette révolte des jeunes contre la société traditionnelle qui modifiera fortement les relations d'autorité.



20 francs belges, 1964

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Que vous inspire ce texte ?*
- ✓ *Pensez-vous qu'aujourd'hui les hommes et les femmes sont égaux ? Donnez quelques exemples concrets puisés dans votre quotidien.*
- ✓ *Si vous croyez que cette inégalité persiste, que faut-il faire ?*

ÉDUCATION

L'école de mon village (*Colette*)

J'habite dans un village près de Bastogne. C'est une jolie petite ville dans les Ardennes en Belgique. La guerre 40-45 vient de se terminer. Elle a détruit mon village et aussi l'école.

L'école est installée dans une baraque en bois. C'est une école communale mixte, avec des filles et des garçons. Il n'y a qu'une seule classe de 8 mètres sur 8 mètres. Elle accueille 40 élèves de 6 à 14 ans.

Mon papa est l'instituteur. C'est un homme d'expérience. Il crée le matériel dont il a besoin. Un exemple ? Il construit des cartes de géographie électrifiées. Nous pouvons « voyager » à travers le monde ! Les villes, les fleuves, les montagnes d'Europe, d'Amérique, d'Asie, d'Afrique s'allument sous nos yeux émerveillés. La géographie de la Belgique n'a plus de secrets pour nous. Il crée aussi une ligne du temps avec du papier d'emballage. Pour l'écriture, nous utilisons le crayon, la « touche » avec l'ardoise à effacer, le porte-plume et l'encrier.

La classe est très chaude en été et très froide en hiver. L'hiver est rude en Ardennes. Il neige souvent. Nous nous installons autour du grand poêle de la classe. Nous réchauffons nos petits doigts après la récréation.

Nous n'avons pas d'uniforme. Les filles protègent leurs vêtements avec un tablier noir en coton. Les garçons ne mettent pas de tablier.

C'est une école communale mais tous les élèves sont catholiques. Nous disons donc la prière tous les matins.

À midi, tout le monde rentre à la maison pour le repas. Les enfants qui habitent loin marchent beaucoup. Ils ont très peu de temps pour manger. Nous avons rarement des devoirs et pas de leçons ni de poèmes à étudier par cœur.

Tout le village respecte Papa. Il est sévère et juste avec les enfants. Mais il perd parfois patience. Alors il donne une ou deux gifles.

Ma sœur et moi sommes heureuses à l'école. Moi, j'aime tout ce qu'on y enseigne. Je suis une petite fille sage et obéissante. Mais papa a un problème : mon frère n'aime pas l'école. Il a beaucoup de difficultés pour lire et écrire. Papa a tout essayé pour l'aider. Il s'est mis en colère quelques fois. Mon frère a gardé de cette enfance un léger bégaiement et un manque de confiance en lui.

Dans les années 50, les classes sont souvent surpeuplées et, généralement, elles ne sont pas mixtes. Les élèves portent souvent un uniforme. En fonction de la taille de l'école, il y a un instituteur pour une ou deux années et parfois, dans les villages, une classe unique couvrant toutes les années primaires. La pédagogie repose sur un respect absolu du « maître » qui use parfois de punitions corporelles pour se faire obéir. L'étude « par cœur » fait partie des méthodes habituelles d'apprentissage. Néanmoins, certaines écoles, plus rares, utilisent déjà des méthodes de pédagogie active comme celle du Belge Ovide Decroly (1871-1932).



L'école de Colette

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Si vous avez eu la chance d'aller à l'école, pouvez-vous partager certains souvenirs ou anecdotes ?*
- ✓ *Comparez le matériel scolaire de cette époque d'après-guerre avec celui d'aujourd'hui ! Qu'est-ce qui a changé ?*
- ✓ *Comment a évolué la place de l'enseignant ? Comment ont évolué les méthodes pédagogiques ?*
- ✓ *Quelle serait pour vous l'école idéale ?*

La fessée (Jaco)

Nous sommes en 1947. J'ai presque 10 ans et suis en cinquième année primaire. Mon école est à Schaerbeek.

Chaque semaine, j'ai un cours de néerlandais. Avant la leçon, notre professeur, un prêtre, contrôle nos connaissances. Il veut vérifier si nous avons bien étudié le cours précédent. Je prends une feuille et trempe ma plume dans l'encrier. Ma main tremble en écrivant mon nom et la date du jour : je n'ai pas étudié ma leçon ! J'écris quelques mots, le peu de choses que je sais, et je rends ma feuille au professeur.

Il est connu pour sa sévérité. Il est grand, fort et sa voix est puissante. Nous avons peur de lui.

Il lit nos feuilles une à une et fronce les sourcils. Il nous dit :

- Je vous propose deux sortes de punition :
- soit une longue punition, écrite, à faire à la maison
- soit une punition immédiate : une fessée, devant la classe.

Quelques mauvais élèves, grands et forts, choisissent sans hésiter la fessée. Chacun monte sur l'estrade, où notre professeur attend. Les fessées sont vigoureuses et les mauvais élèves finissent par crier leur douleur. Nous, les autres élèves, rions méchamment. Mon rire ne dure qu'un instant car mon tour viendra sûrement.

Cette fois, c'est à moi. Je préfère le châtiment corporel, donc la fessée. Pour faire comme les « forts » qui n'ont pas peur.

De ses énormes mains, le professeur me plaque sur ses genoux : sa main droite s'élève et s'arrête avec violence sur mes fesses. Quelle douleur, quelle honte, quelle humiliation ! J'ai envie de crier « Maman, au secours ! », comme je le faisais tout petit.

Voilà, c'est fini. Je saute de l'estrade et cours rejoindre mon banc. Des élèves se moquent de moi. Par chance ou par leur travail, ils ont échappé à la sévérité du professeur. Cette fois, je ne ris plus et je me promets d'étudier mes leçons. Une bonne décision que je suivrai jusqu'à la fin de l'année !

Vous me croirez ou non, ce professeur a été le meilleur de mes professeurs de néerlandais à l'école primaire ... malgré ses méthodes d'un autre âge !

L'usage des châtiments corporels à l'égard des enfants, et notamment de la fessée, était assez courant autrefois dans le cadre d'un enseignement généralement autoritaire. Il était justifié par la nécessité d'inculquer certaines règles à l'enfant. Ce n'est qu'en 2006 que le Parlement belge vote une loi interdisant clairement les châtiments corporels à l'école. Aujourd'hui, dans la plupart des pays européens, il est interdit par la loi à toutes les personnes qui travaillent avec des enfants de les frapper pour les punir. Dans certains pays, la fessée est même interdite dans le cadre familial. Pas en Belgique, où le débat divise les uns et les autres.



Jaco

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Avez-vous déjà reçu, donné des fessées ?*
- ✓ *Quels sont les arguments pour ou contre la fessée ?*
- ✓ *Pensez-vous qu'il est possible d'éduquer sans punir ? Comment dès lors se faire respecter ?*

Garçons, filles : chacun à sa place ! (Odile)

1950. Je suis une petite fille de 6 ans. J'ai 4 frères. Nous adorons les histoires. Papa les raconte si bien. Ce sont des histoires pour garçons. J'aime beaucoup l'aventure du marin Jacky Bah. Il part sur un grand bateau. Il traverse l'Atlantique. Il découvre New York. Cela me fait rêver. Je parle avec mon père :

- Quand je serai grande, je travaillerai sur un paquebot.
- Une femme au milieu de tous ces hommes ! Cela ne va pas.
- Ah bon ! Alors je serai infirmière sur un paquebot.
- Les docteurs à bord n'ont pas besoin d'une infirmière.

Je décide alors que je serai la cuisinière du bateau.

- Manger, ça c'est nécessaire ?
- Oui, mais les meilleurs cuisiniers sont des hommes.

C'est bizarre. Dans la famille ce sont toujours les femmes qui cuisinent. Et elles cuisinent très bien. Ce côté garçon - fille me dérange. Je ne dis plus rien. Je garde mes rêves pour plus tard. Je vais jouer avec mes frères. Je partage leurs jeux de garçons. Ils jouent rarement à des jeux de filles.

Quelques années plus tard, je vais dans une école mixte. Filles et garçons s'amuse à la récréation. Il y a une pelouse à côté de la cour. Les garçons sautent par-dessus la barrière. C'est interdit. Les filles les suivent. Nous faisons des culbutes. Nous sommes fières de faire la roue. La surveillante punit les garçons parce qu'ils n'ont pas respecté la règle. Elle punit les filles parce qu'elles ont montré leur culotte.

Je suis révoltée. Pourquoi ne peut-on pas jouer comme les garçons ? C'est honteux de montrer sa culotte. Je le sais. Mais je suis obligée de porter une jupe. Pourquoi pas des pantalons ? C'est encore rare pour les filles.

Je commence à comprendre mon père. Il voulait m'expliquer la place de l'homme et de la femme. Mais c'est dur à accepter. Pourquoi cette différence ?

À 14 ans, maman accepte d'acheter mon premier jeans. Quel bonheur ! Mais je ne fais plus la roue !

Aujourd'hui, en Belgique, tous les métiers sont accessibles aux hommes et aux femmes : on peut trouver des femmes camionneuses, des hommes puériculteurs, des femmes ministres. Mais dans la réalité, les femmes exercent souvent une profession moins bien rémunérée. Elles sont surreprésentées dans certains secteurs, notamment dans les soins, les secteurs social et non marchand. Les secteurs où les salaires sont plus élevés restent masculins. Pourtant, les filles en général réussissent mieux à l'école que les garçons et il sort des écoles plus de filles diplômées que de garçons.



Classe de filles, primaires, 46-47



Classe de garçons, 6e moderne 48-49

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Y a-t-il, selon vous, des métiers pour femmes et d'autres pour hommes ?*
- ✓ *Pourquoi pensez-vous que des inégalités perdurent dans le milieu professionnel ?*
- ✓ *Avez-vous été éduqué différemment que votre frère, votre sœur ?*
- ✓ *Et vos enfants, les éduquez-vous différemment selon qu'ils sont fille ou garçon ?*

Les bonnes manières (*Marie*)

En 1960, j'étais une petite fille. Pour mes parents, la politesse et le beau langage étaient très importants. L'éducation des enfants passait par les bonnes manières. Ma maman était très sévère.

- Tu dois dire : merci madame, bonjour madame, s'il vous plaît madame. Tu es une enfant. Tu ne peux pas dire : je veux. Et surtout, jamais de gros mots !

À table, ma mère surveillait mes manières :

- Tiens-toi droite !

Pour me redresser, elle plaçait un bâton dans mon dos.

- Ne mets pas les coudes sur la table !
- Ne parle pas à table !
- Finis ton assiette ! Il faut tout manger !

Je détestais les épinards et le poisson. J'avais horreur de la cervelle.

- C'est bon, mange ! La cervelle, c'est plein de vitamines. Cela te rendra plus intelligente.

Interdit de répondre ! La punition venait rapidement. Je cachais souvent les boulettes de viande sous le lit.

Il était défendu de se lever de table sans permission.

- Puis-je sortir de table ?
- Ton assiette est vide ?

C'était toujours la même question.

Ma mère avait une seule idée en tête : l'éducation de ses enfants. Elle disait :

- On ne parle pas à table.
- On ne répond pas à ses parents. Les enfants parlent à leur tour.

Nous attendions notre tour. Il ne venait jamais.

C'est ainsi que ma mère nous enseignait les bonnes manières. C'était sa mission sur terre. Je ne lui en veux pas. Elle croyait bien faire. La vie en société demande politesse et respect. Aujourd'hui, j'apprécie une bonne éducation. Mais je pense qu'il faut aussi parler avec l'enfant. Lui permettre de s'exprimer. Essayer de le comprendre.

J'aurais aimé être plus libre de parler. Avoir une famille moins sévère.

L'éducation familiale a évolué au cours du temps. Au milieu du siècle dernier, les manuels de « savoir-vivre » et de bienséance étaient courants. Ils avaient pour objectif d'apprendre à l'enfant à bien se tenir en société selon des règles assez rigoureuses et strictes. Dès la seconde moitié du 20e siècle et surtout après mai 68, cette autorité parentale est remise en question. Dans les années 70, entre autres sous l'influence de Françoise Dolto, l'enfant sera de plus en plus reconnu comme une personne à part entière. Un nouveau concept voit le jour, celui de l'enfant-roi à l'image de la place centrale qu'il a dans notre société aujourd'hui.



QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Comment expliquer le passage d'une éducation centrée sur les devoirs à une éducation centrée sur les droits ? Entre les excès de l'une et les excès de l'autre, quel équilibre trouver ?*
- ✓ *Où et comment peut-on apprendre à être parent ?*
- ✓ *Que trouvez-vous important à apprendre aux enfants pour la vie en société ?*

RELIGION

Religion, foi, croyance (Yvonne)

Je suis née en 1939. Mes parents sont catholiques pratiquants, engagés dans des mouvements d'action catholique.

Toute petite, je me souviens : maman prie beaucoup. Elle dit des prières d'espoir. Elle demande l'aide de Dieu. Maman a peur. Mon père est loin. La guerre les a séparés. En 1945, enfin, nous sommes tous réunis à Bruxelles. J'entre à l'école primaire. C'est une école catholique.

Dans la famille, nous allons à la messe tous les dimanches matin. Je dois être à jeun. Je ne dois rien avoir mangé ni bu depuis minuit. Le prêtre dépose, sur ma langue, une sorte de morceau de pain, une hostie. Je ne peux pas la croquer, ni la toucher. Il représente le corps du Christ.

Je suis très émue. J'observe la messe avec attention. Mais je ne comprends rien. Le prêtre parle en latin. Il nous tourne le dos. Il prie. Il se retourne de temps en temps et il chante. Les adultes récitent les prières. Tout le monde fait des gestes: baisser la tête, se frapper la poitrine, se lever, s'asseoir. Je fais pareil. Il y a beaucoup de règles à respecter. Je trouve cela normal.

Nous ne prions pas avant de manger. Mais nous attendons que tout le monde soit installé. Nous sommes 5 frères et sœurs. Il faut être attentif aux autres et partager. Je me rappelle ces moments de grand bonheur.

En 1950, j'ai 10 ans. Je découvre un mouvement de jeunesse : les Guides Catholiques. J'y vais avec plaisir.

Quelques années après, je vois pour la première fois un prêtre dire la messe face à nous et en français. Nous participons activement. C'est le début d'un grand changement dans l'Église.

Toute ma vie, j'ai eu la chance de rencontrer des prêtres à l'esprit ouvert. Ils ont répondu à mes questions. Certains étaient attentifs à la place dans l'Église des personnes séparées, divorcées, remariées. Tous ont été importants dans mon cheminement.

Aujourd'hui, où en suis-je ? Qui est Dieu pour moi ? Pour moi, Dieu est la part de merveilleux, de bonté, d'amour qui est en chacun de nous ! Dieu n'est pas un dieu qui interdit mais un dieu qui aime.

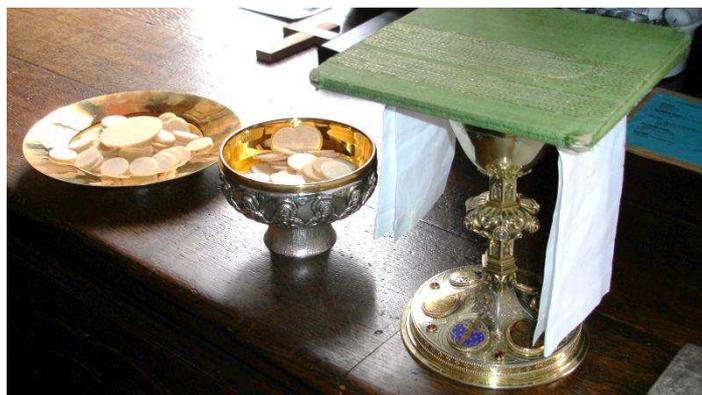
Avant le Concile Vatican II (1962-1965) qui a profondément réformé l'Église, le dimanche dans les familles catholiques se caractérise par l'obligation d'aller à la messe qui se déroule selon un rituel très fermé. Progressivement, des évolutions se font sentir. Elles s'accroissent avec Vatican II. Dans un souci de proximité, la messe est dite dans la langue des paroissiens et le prêtre fait face aux fidèles. En Belgique, l'Église a joué un grand rôle dans l'organisation de la société. Elle prenait souvent en charge l'éducation des enfants, les soins de santé et l'assistance aux plus démunis. L'État a pris progressivement la relève mais il existe toujours des écoles, des mouvements de jeunesse, une mutuelle et des cliniques catholiques.



Une messe traditionnelle en latin

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Est-ce que la religion était présente dans votre école ? Trouvez-vous mieux que l'enseignement soit organisé par une autorité religieuse ou l'État ?*
- ✓ *Si vous êtes pratiquant, à quelle genre d'activités religieuses participez-vous ? Avez-vous remarqué des transformations au sein de votre religion ?*
- ✓ *Pensez-vous que les religions doivent changer pour s'adapter à leur public et à la société ou bien ce sont les croyants qui doivent s'adapter à la religion ?*



Calices et hosties

La religion et moi (*Jeannine*)

Je suis née dans une famille catholique.

Enfance

En 1942, petite fille, je suis gravement malade. On prie beaucoup autour de moi. Ma grand-mère m'offre un chapelet en perles. Mon papa me donne un petit livre de prières. J'apprends à lire mot à mot.

Enfin guérie, je vais, tous les dimanches matin, à la messe avec ma grand-mère. À l'église de St Guidon, à Anderlecht. C'est une très belle église. L'ambiance me plaît. Et j'aime l'histoire de Jésus. Le dimanche veut dire pour moi : une sortie, des rencontres, des conversations sur la place devant l'église. Les cloches sonnent. Les gens sont de bonne humeur. C'est le jour du Seigneur.

Les dames se font belles le dimanche. Ma grand-mère a toujours un chapeau sur la tête. On ne va pas à l'église tête nue. Je me souviens d'un chapeau garni d'un oiseau aux plumes de couleurs. En été, sur le chapeau, un petit voile descend devant le visage. C'est très féminin.

La messe se dit principalement en latin. Personne ne comprend. Le prêtre nous tourne le dos. Je fais les mêmes gestes que les grandes personnes. Je baisse la tête quand il faut. Nous sommes à genoux.

À un moment, le prêtre explique en français la parole de Jésus. Nous pouvons nous asseoir. J'aime l'entendre parler. Il donne des conseils. Pendant ce temps, ma grand-mère vérifie le contenu de son sac. Elle murmure des prières, chapelet en main. J'ai le sentiment qu'elle prie par habitude.

Communion, adolescence

En 1949, je vais faire ma première communion. Je participe régulièrement aux cours du catéchisme. Mais, entre copines, nous parlons surtout des cadeaux que nous allons recevoir. Très peu de la foi en Jésus-Christ.

Le grand jour vient enfin. Je suis autorisée à partager le corps du Christ.

- Avale sans croquer !
- Mais ça n'a pas de goût ! C'est juste un morceau de farine séchée !

Adolescente, je continue à assister à la messe. Maintenant le prêtre est face aux fidèles. Il dit la messe en français. Ceci est une grande nouveauté depuis le pape Jean XXIII. Il a voulu adapter l'Église au monde moderne.

Ma grand-mère est fatiguée. Elle ne va plus à l'église. Elle écoute la messe à la radio. Avec le temps, je vais de moins en moins à l'église. Petit à petit, j'abandonne les prières. Personne ne m'y oblige. Maman est sans religion. Et papa n'est pas pratiquant. Pourtant, nous avons beaucoup prié ensemble pendant ma maladie.

Je n'irai plus à la messe. J'ai l'impression que beaucoup des personnes présentes y vont par tradition. Il y a de moins en moins de monde.

Aujourd'hui

Lors de graves problèmes familiaux, l'angoisse m'a redonné l'espérance en Dieu. J'ai beaucoup prié. De tout mon cœur, de toutes mes forces mais Dieu ne m'a pas entendue. Alors à quoi bon ? Quel Dieu ? Pourtant, parfois, je dis une prière avant de m'endormir. Pour protéger ma famille, inconsciemment. Les églises m'attirent. Parfois, j'entre. Je parle à mes chers disparus.

Le vendredi, je vois de nombreux musulmans aller à la mosquée. Je ne connais pas cette religion. Leur foi m'impressionne. Je suis allée par hasard à une messe pour les Africains. Ils chantent. Ils sont heureux. Je les admire. Moi, je demande seulement. Je ne peux rien donner à Dieu. Mais je n'ai pas abandonné totalement. Un jour, un ami m'a dit : « J'ai prié pour toi. » Cela m'a fait plaisir.

La Belgique est un pays de tradition catholique. Cette caractéristique a fortement influencé la vie quotidienne mais aussi sociale et politique de la Belgique. Lors de sa création en 1830, plus de 99% de la population est catholique. Depuis, cette proportion a fortement diminué et cela s'est accentué ces quarante dernières années. Actuellement, moins de 5% de la population se rend encore à la messe. Seul un mariage sur quatre se fait à l'Église et un peu plus d'un nouveau-né sur deux est baptisé. La religion musulmane est devenue la deuxième en importance.



Jeannine en communiant, 1949

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *En termes de croyances, que vous a-t-on transmis ? Que voulez-vous transmettre à vos enfants ?*
- ✓ *Comment expliquer le recul de la pratique religieuse catholique en Belgique ? Est-ce semblable dans les autres religions ?*
- ✓ *Quelle est la différence entre la tradition (culture) et la foi (croyances) ? Qu'en pensez-vous ?*
- ✓ *À quoi sert la religion ? Qu'est-ce qui pourrait la remplacer ?*

Une éducation chrétienne (Monique)

Je suis née en 1945. Mes parents, très chrétiens, suivent les conseils de l'Église. Ils ont 8 enfants. Ils veulent en faire de bons catholiques.

Papa va à la messe chaque matin. Je l'accompagne souvent avant d'aller à l'école. Nous chantons la prière avant les repas. Mon grand-père vient chez nous le dimanche. Il lit son livre de prière toute la journée.

Je suis une petite fille heureuse. Je joue au foot avec mes frères. Notre père partage certaines activités sportives. Quand je suis seule, je joue à la poupée. Papa surveille notre travail à l'école. Il nous apprend les valeurs chrétiennes : être solidaire, honnête, bon, humble. Il nous transmet sa foi, sa « Vérité ». J'obéis. Je ne me pose pas de questions.

À 18 ans, j'entre à l'université et je m'ouvre à un monde diversifié. Je rencontre des personnes différentes de ma famille. Je rencontre des catholiques qui ne sont pas d'accord avec l'Église et veulent plus de changements. En 1967, je me marie à l'église. Moi, par conviction religieuse. Mon mari, par tradition.

Ensemble, nous participons à des réunions sur la société : mai 68, le droit des femmes, la guerre au Vietnam. Je me pose beaucoup de questions. Ce qui était « vrai » hier ne l'est plus aujourd'hui.

Un dimanche de 1970, à la sortie de la messe, je distribue des invitations pour manifester contre la guerre au Vietnam. Le curé me l'interdit. Je ne comprends pas.

- C'est quoi, être chrétien ?

Mon mari ne va plus à l'église. Moi, je n'arrive plus à être d'accord avec l'Église officielle. Elle est rigide, peu accueillante. Je m'éloigne complètement de la religion et de ses rites.

Les valeurs de mon éducation sont toujours là. On les retrouve dans toutes les religions. D'autres personnes, sans religion, partagent les mêmes valeurs.

J'ai beaucoup réfléchi. Je suis aujourd'hui non-croyante, sans Dieu.



En Belgique, l'Église catholique jouait autrefois un véritable rôle sociétal et encadrait la vie de nombreux citoyens. L'Église a certainement perdu des fidèles suite à son non-engagement et ses idées trop conservatrices pour l'époque. La rigidité de sa morale dans le contexte de mai 68 et de libération des mœurs l'a mise en porte-à-faux avec son temps. Beaucoup de Belges s'en sont aujourd'hui détachés. Selon une étude de 2012, les catholiques dits "actifs" (ceux qui se rendent au moins une fois par mois à l'église) ne représenteraient plus que 4% de la population belge.



Manifestation contre la guerre au Vietnam, USA, 1969

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Pour répondre à Monique, c'est quoi être croyant pour vous ?*
- ✓ *Quelles seraient les raisons de quitter une religion ? de s'y maintenir ?*
- ✓ *Pensez-vous que les religions doivent prendre position sur les conflits internationaux ou doivent-elles se concentrer sur la paix autour d'elles et de leurs croyants ?*
- ✓ *Quelles sont les valeurs partagées par toutes les religions et philosophies ? Pensez-vous qu'un jour il existera une religion /philosophie commune pour l'ensemble du monde ?*

Une éducation juive (*Mina*)

Je suis née en 1940, dans une famille juive. La guerre est déclarée. Les nazis déplacent les Juifs dans des camps. Mon père meurt à Auschwitz. Ma mère nous confie, ma sœur et moi, à une famille catholique. Nous serons ainsi protégées.

En 1945, nous retournons chez maman. Elle est très pratiquante. Elle cuisine de la nourriture cachère. Maman nous inscrit dans une école juive. Nous devons être éduquées dans la religion de nos ancêtres.

Dans cette école, on nous enseigne l'hébreu, la religion juive, l'histoire et la géographie d'Israël. Ces cours supplémentaires ne sont pas cotés dans le bulletin. Nous ne sommes donc pas très attentives. Nous allons à l'école tous les jours, sauf le samedi.

Je suis une enfant calme et obéissante. Je ne me pose pas trop de questions. Maman est très gentille. Mais je n'aime pas les obligations de la religion juive. Toutes les activités de la journée sont réglementées. Il faut faire des prières en hébreu, à la maison, à l'école, à la synagogue. Je n'y comprends rien. Beaucoup d'aliments sont interdits : la viande de porc, les crabes, les moules, ...

Le samedi est le jour de repos : le Shabbat. Ce jour-là, il est défendu de travailler. Interdiction de prendre le tram, de conduire une voiture. Ne pas allumer la radio, ne pas utiliser d'appareil électrique ou une sonnette.

De plus, la femme ne doit pas faire d'études supérieures. Elle doit se marier jeune et s'occuper des enfants et du mari.

J'ai accepté toutes ces règles jusqu'à l'âge de 20 ans. Sans y croire très fort. Quand je suis entrée à l'université, à l'ULB, tout a changé. D'autres manières de penser, mes études scientifiques et mon futur mari m'ont influencée. Il était athée et antireligieux. Nous avons beaucoup discuté. Je partageais ses idées. J'ai abandonné les traditions religieuses. En 1960, je n'ai plus respecté le Shabbat. Et j'ai mangé de tout.

Aujourd'hui, Dieu ne m'intéresse plus. Je pense que toutes les religions utilisent et manipulent les gens. Pour moi, bien se comporter vis-à-vis des autres est une grande valeur morale.

Je reste sensible à tout ce qui concerne le judaïsme. J'aime la littérature et la musique juives. J'ai vécu la Shoah et ses conséquences. Je reste donc solidaire du peuple juif auquel j'appartiens toujours.



Hommes juifs avec kippa

La communauté juive a toujours été présente en Belgique. Pendant la guerre de 1940-45, un grand nombre de Juifs sont déportés, parfois avec la collaboration de certaines autorités belges, et exterminés dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie,... C'est « la Shoah » ou « l'Holocauste ». Certains d'entre eux sont revenus après la guerre. Bien qu'il soit difficile d'en évaluer le nombre (car la Belgique interdit le recensement des citoyens sur base de leurs convictions), ils représenteraient aujourd'hui moins de 1% de la population. Le judaïsme comporte des éléments religieux mais également des coutumes (par exemple, le mariage) qui fondent plus largement la « culture juive ».



Mina à 20 ans

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Peut-on obliger un enfant à pratiquer la religion de ses parents ?*
- ✓ *Comment réagiriez-vous si votre enfant adoptait une autre religion ou philosophie que la vôtre ?*
- ✓ *Doit-on suivre à la lettre tout ce que les autorités religieuses disent ou avons-nous le choix de prendre ce qui nous plaît ?*
- ✓ *Les femmes doivent-elles suivre la religion si cela va à l'encontre de l'égalité hommes/femmes ?*

L'islam et moi (*Hafida*)

Je suis arrivée du Maroc en 1964. J'avais 10 ans. Je rejoignais mon père. Depuis 1962, il travaillait dans les charbonnages, près de Herve.

Nous nous sommes adaptés à la Belgique. On ne mangeait pas toujours halal. Il n'y avait pas de boucherie halal. Mon père achetait les poulets vivants. Il les tuait lui-même. Nous achetions de la farine et nous faisons du pain marocain. Le curé nous a beaucoup aidés. Il nous a donné des lits, des couvertures, etc. Nous parlions de la religion avec lui.

Quand j'étais jeune, mes parents ne me parlaient jamais de religion. Ils me parlaient de morale : ne pas voler, obéir, ne pas sortir avec les garçons... Les parents priaient à la maison. Il n'y avait pas de mosquée. Nous, les jeunes, on ne priait pas. Toutes les femmes de ma famille étaient voilées. Mais moi, je ne l'étais pas.

Je suis devenue adulte. La religion ne m'intéressait pas plus que ça. La tradition et ses valeurs sont importantes. Mon mari priait. Il voulait que je prie avec lui, mais je ne voulais pas. Puis, j'ai pensé à la mort. Pour aller au paradis, il faut prier. Je ne savais pas prier parce que je ne savais pas lire les sourates. Je faisais le Ramadan sans prier mais ce n'était pas suffisant. Alors, j'ai acheté des cassettes et j'ai appris 10 sourates par cœur pour faire la prière.

En 1989, j'avais 35 ans. J'avais déjà 4 enfants. J'habitais à Malmedy. C'est à ce moment que j'ai décidé de mettre le voile. Aujourd'hui, la religion a une place importante dans ma vie. Je n'oblige pas mes enfants à pratiquer. Mon mari veut que j'insiste. Moi, je veux qu'ils choisissent. Ma plus grande fille s'est mise à étudier la religion par elle-même. Aujourd'hui tous mes enfants sont pratiquants.

Les gens sont devenus plus religieux depuis une trentaine d'années. Ils connaissent mieux la religion.

J'ai toujours cru en Dieu. Il est le créateur de toute chose. Si on fait quelque chose de grave, Dieu nous juge. Pour moi, il y a un seul Dieu, le même pour tout le monde.

Ce que je pense des extrémistes qui sont violents et qui tuent ? Ils ne sont pas de vrais musulmans. On ne tue pas au nom de Dieu.

En 1964, la Belgique signe un accord avec le Maroc. Les Marocains sont sollicités pour venir travailler dans les mines et l'industrie. Ils arrivent avec leur us et coutumes et en particulier leur religion, l'islam, religion peu répandue jusqu'alors en Belgique. Leur accueil matériel est prévu mais rien sur le plan religieux. Les Marocains s'organisent entre eux et le culte musulman se structure petit à petit sous l'effet de l'afflux important de main d'œuvre marocaine. L'État belge, garant de l'égalité des religions, reconnaît le culte musulman en 1974. Aujourd'hui, de grands débats sont ouverts autour de l'exercice de ce culte en Belgique.



Croissant et étoile, symbole de l'islam

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *A-t-on le droit de choisir sa religion ? Quelqu'un peut-il vous obliger à respecter la religion si vous n'avez pas envie ?*
- ✓ *À quel âge est-on assez mûr pour choisir une religion ou une philosophie ? Comment préparer un enfant à ce choix ?*
- ✓ *Hafida parle du paradis, quelles sont les autres raisons de croire ou de ne pas croire ?*
- ✓ *Comment faire vivre ensemble des personnes de religions différentes ?*



Magasin de foulards, Schaerbeek

TRAVAIL

Les gueules noires (*Josée*)

Nous sommes à la fin des années 1930. J'ai 10 ans. J'habite dans un village près de Liège.

Dans mon village, il y a beaucoup de « gueules noires ». Non, non, ce ne sont pas des monstres. Ce sont des hommes comme mon grand-père et papa. Tous les jours, ils descendent au fond de la mine pour retirer et prendre le charbon. Le blanc de leurs yeux étonne sur leurs visages noirs de charbon. Ils me font peur. On dirait le père Fouettard !

La mine est un endroit très dangereux. Il y fait très chaud. Des accidents arrivent souvent. Un gaz sans odeur prend feu parfois. C'est le grisou. Alors, le feu se répand partout dans la mine. La mine, c'est dangereux aussi pour la santé. Les mineurs respirent les poussières de charbon toute la journée. Cela donne une maladie des poumons. C'est la silicose. On l'appelle aussi « la maladie des mineurs ».

Les mineurs remontent de la mine après une très longue journée de 10 à 12 heures de travail. Ils sont très fatigués. Leur bouche est sèche. Ils ont soif. Beaucoup vont se détendre au café. Ils boivent trop de bière et d'alcool. Leurs femmes ou leurs enfants viennent les rechercher au café. Alors, je vois et j'entends beaucoup de disputes et de bagarres. C'est une vie très dure.

À ce moment, les mines font la richesse de la Wallonie. La Flandre est pauvre. Des Flamands viennent chaque jour en autocar pour travailler dans la mine et gagner leur vie. Mes grands-parents maternels sont venus de Flandre en 1903. Ils se sont installés en Wallonie. Ils voulaient du travail et une vie meilleure. Mon grand-père paternel a aussi été mineur. Veuf, il a dû s'occuper de ses 5 enfants. À 9 ans, papa descendait déjà dans la mine !

Après la guerre de 1940 à 1945, il n'y a plus beaucoup de charbon au fond des mines. Il faut descendre à plus de 1000 mètres pour en trouver. Cela coûte très cher aux patrons des mines. L'État donne de l'argent. Mais cela ne sert à rien. Les mines ne peuvent plus survivre. Elles ferment toutes après 1960.

Cela a été un drame pour les mineurs et pour tous les commerçants installés autour des charbonnages. Plus de travail, plus d'argent ! Certains mineurs ont retrouvé du travail dans des petites usines ou dans la sidérurgie, liée au travail du fer. D'autres n'ont pas pu retravailler. Ils étaient trop malades.

De nombreux Wallons ont travaillé dans les charbonnages dans des conditions pénibles. À la fin du 19^e siècle, la Flandre connaît des difficultés économiques. Des ouvriers flamands viennent alors chaque jour travailler dans les mines de Wallonie jusqu'au début des années 1950. Certains s'y installent, comme en témoignent des patronymes néerlandophones (Van Cauwenberghe, Onkelinx,...) et des rues baptisées « des Flamands ». Mais les mines belges résistent mal à la concurrence et elles ferment leurs portes à partir de 1960.



Broederszooij, 1843-1844, 13187, 0024.
Foto: Sturm, Heert | 116, Januar 1843

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ Que recouvrent les mots suivants : migration interne, migration saisonnière, migration économique? Immigré, réfugié, demandeur d'asile, clandestin ?
- ✓ Quels travaux pénibles réserve-t-on aujourd'hui aux immigrés ?
- ✓ Des mots flamands sont entrés dans le langage courant en Wallonie (waterzooi, stoemeling, kot, stoemp). Avez-vous d'autres exemples de croisement des cultures (langage, cuisine, art...)?

Machine à écrire et talons aiguilles (*Suzanne*)

À 18 ans, je termine mes études. Je dois maintenant commencer à travailler. Nous sommes en 1958. C'est une époque où on trouve facilement du travail.

Je trouve un emploi dans une banque. J'y suis enfermée huit heures par jour dans une salle immense. Tous les chefs et beaucoup d'employés sont des hommes. Nous ne sommes que quelques jeunes filles avec une machine à écrire. Nous sommes des dactylos. On nous installe à part, dans un coin. Une femme est sous-chef et un homme est le chef. Ils nous dirigent.

Tous les matins et tous les soirs nous devons saluer les chefs. Nous devons leur serrer la main : bonjour, bonsoir. À l'heure de la sortie, nous nous écartons pour laisser passer le directeur. Il prend l'ascenseur tout seul. Nous attendons notre tour.

Nous, les dactylos, nous devons prendre note aussi vite que celui qui dicte. Pour cela, nous utilisons une série de signes, la sténo. Ensuite, nous retapons le texte à la machine. Nous tapons toute la journée. Tout l'étage doit entendre le bruit continu des machines. Il faut montrer l'importance du travail. Le texte terminé passe par la correctrice. C'est une ancienne institutrice, très sévère. Il faut avoir une orthographe parfaite. S'il y a une petite faute, elle barre tout. Il faut tout recommencer. Ensuite, le chef le vérifie.

Parfois, en été il n'y a pas de notes à taper. Alors, on tape n'importe quoi !

Les femmes qui travaillent là sont célibataires ou veuves. Si on se marie, on ne peut pas continuer à travailler. Dix ans plus tard, en 1969, la loi belge interdira de renvoyer les femmes pour cause de mariage ou de grossesse.

Je remets tout mon salaire à mes parents. Ils me donnent un peu d'argent. Avec cet argent, je dois m'habiller, payer les repas et acheter les tickets de tram pour aller au travail.

Pour faire des économies, je vais travailler à pied. Je marche ainsi trois quarts d'heure sur des talons aiguilles ! Et je ne mange pas à midi. Je perds quelques kilos !

Finalement, je peux m'acheter un tourne-disque. Je m'offre même un meuble bibliothèque ! Le reste de mon salaire est « mis de côté ». Cela servira pour mon mariage.

Un jour, je décide de quitter la banque. Je passe un examen à la commune de Saint-Gilles. Je le réussis. Je suis engagée. Je dois donner mon préavis à la banque. L'employé a un petit sourire. Il croit que je vais lui annoncer mon mariage. Je lui dis :

- Non, je ne me marie pas. Je vais devenir fonctionnaire à la commune.

Il est très étonné. Il ne comprend pas.

À cette époque, les femmes travaillaient en attendant le mariage. La place d'une femme était à la maison. Le travail à l'extérieur était seulement une garantie de survie pour la femme sans mari.

Moi, j'ai continué à travailler avec mari et enfants ! Mon père m'a reproché de "prendre la place des hommes".

Depuis toujours, les femmes travaillent à la ferme, dans la boutique, dans l'atelier artisanal, sans salaire ou, comme ouvrières ou domestiques, pour un salaire dérisoire. Pendant la Première Guerre mondiale, les femmes doivent travailler pour remplacer les hommes partis au front ou morts. Après la Seconde Guerre mondiale (1945), le travail des femmes augmente considérablement, soit pour améliorer les conditions de vie de leur famille, soit pour leur indépendance économique. Le travail des femmes se diversifie et ne s'arrête pas quand elles ont des enfants. En 1966, des ouvrières de la FN (Herstal) mènent une grève sans précédent en exigeant « à travail égal, salaire égal ».



Pool de dactylos

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Y a-t-il une différence entre le travail des femmes ici et dans votre pays ?*
- ✓ *Actuellement, pouvons-nous dire que le salaire égal entre femmes et hommes est atteint ?*
- ✓ *Votre conjoint ou les enfants vous empêchent-ils d'avoir un travail ? Pourquoi ?*
- ✓ *Qu'auriez-vous envie de faire comme travail, si vous en aviez le choix ?*

Mon premier emploi (*Marie-Rose*)

Avril 1961, j'ai 15 ans. Je quitte ma maison et mon village pour aller travailler en ville.

Je travaille à « L'Étoile d'Or », un grand magasin de vêtements. Je dois y rester toute la semaine. J'y habite et je fais tout. Avec une autre jeune fille, nous devons nettoyer, faire les courses, la cuisine, la lessive. Aider au magasin quand il y a trop de clients. Bref, très peu de temps pour rêver !

Chaque mardi, je prépare le petit déjeuner de mes patrons. Je mets un tablier en plastique. Je descends à la cave et je m'occupe toute seule de la lessive. Cela dure toute la journée.

Le linge blanc trempe depuis la veille dans de grands bacs en béton. Il faut sortir le linge des bacs, le tordre à la main et le mettre dans la machine. Je fais chauffer beaucoup d'eau. Je la verse dans la machine à laver en bois. J'ajoute le savon. Le lavage peut commencer.

Quand la machine s'arrête, je dois prendre un bâton pour sortir le linge car c'est brûlant. Ensuite, j'essore pour enlever l'eau ... et ce n'est pas fini ! Il faut encore tout rincer dans de grands bacs d'eau claire puis à nouveau essorer !

Le linge blanc est enfin prêt pour être séché. Je place la lessive dans de grands paniers. Le séchage se fait au grenier. Je grimpe donc tous ces escaliers avec mes paniers et pends le linge sur les fils.

Après, je dois refaire tout ce travail avec le linge de couleur, les lainages et les chaussettes ! Je suis courageuse, mais c'est dur ... Je suis parfois au bord des larmes.

Le lundi, c'est mon jour de congé. Enfin, en théorie ... Je retourne dans mon village. Nous sommes 13 personnes à la maison. Et devinez quoi ? Ma soeur et moi devons faire ... la lessive pour cette grande famille. Les vêtements de travail de papa sont très sales : d'abord brosser les grosses taches avant de les mettre dans la machine. Même chose avec les langes des plus petits. Pampers n'existe pas encore !

En été, c'est plus gai. Nous allons à la fontaine du village pour rincer le linge chargé sur la brouette. Dès que maman ne nous voit plus, nous faisons la course. Parfois, on renverse la brouette. Nous nous amusons beaucoup et rentrons trempées à la maison. Maman se fâche un peu et dit : « Vous êtes deux grandes sottes » !

Mais ce n'est pas fini : nous employons l'eau savonneuse chaude de la machine pour nettoyer la maison et le trottoir.

Nous goûtons avec toute la famille. Ensuite, il est temps de préparer mon sac avec du linge propre. Mon patron vient me chercher à 17 h ... pour une nouvelle semaine de travail.

Autrefois, à la campagne, beaucoup de jeunes filles travaillaient dans les champs ou à la ferme pour participer à l'économie familiale. D'autres devaient travailler dans une industrie, comme ouvrières, ou dans une maison ou un magasin, comme « bonnes à tout faire ». En 1967, l'école est devenue obligatoire jusqu'à 16 ans et jusqu'à 18 ans en 1983, abolissant ainsi le travail des enfants.

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Y a-t-il des ressemblances entre ce que vous avez vécu ou vivez et ce qui est raconté ?*
- ✓ *Que pensez-vous du fait que les jeunes soient obligés d'aller à l'école jusqu'à 18 ans ? En Belgique ? Ailleurs dans le monde ?*
- ✓ *Comment percevez-vous le travail manuel ? l'école professionnelle ?*
- ✓ *En dehors de la machine à laver, quelles autres évolutions technologiques ont révolutionné la vie des femmes ?*



Femme qui nettoie, 1942

La grève de la FN (*Charles*)

Je suis né en 1944 dans la région de Liège. Pendant la guerre, mon père est prisonnier en Allemagne. Quand il revient, sa boucherie est en faillite. Il va travailler à la FN, la Fabrique Nationale d'armes de guerre. Elle se situe à Herstal, près de Liège.

Mes parents ont quatre enfants. Ma mère s'occupe de la famille. Mais le couple a des dettes. Maman doit travailler à la FN, elle aussi. Elle sera « femme machine ». Elle part tous les matins à l'usine. Elle doit surveiller plusieurs machines en même temps. Tout doit aller très vite. Chaque geste est minuté. Les pauses sont très courtes et peu nombreuses. La semaine est de 45 heures. Le travail est dur. Les femmes gagnent beaucoup moins que les hommes.

En 1966, les ouvrières décident de faire grève. Elles veulent un salaire égal à celui de l'homme. La radio annonce l'arrêt total du travail. Nous sommes en février. Il fait très très froid. Mais toutes les femmes sont dans la rue. Elles manifestent, elles crient : « À travail égal, salaire égal ». L'usine est à l'arrêt. Les hommes sont au chômage technique. Les salaires ne sont plus payés. L'argent manque dans toutes les familles.

Devant l'usine, les grévistes sont en colère. Les patrons proposent une petite augmentation de salaire. Ce n'est pas suffisant. Les femmes refusent. Les syndicats soutiennent les femmes. Sur la place communale, 3800 femmes discutent, crient, se révoltent. J'ai 22 ans et je les admire. Elles sont très courageuses. Bien sûr, je les soutiens, moi aussi.

Les semaines passent, sans changement. L'atmosphère est lourde. Ma mère pleure souvent. Elle se demande comment nous nourrir et nous chauffer. Nous n'avons plus d'argent. L'angoisse est terrible.

Le 16 mai, enfin, la grève est terminée. Un accord est signé. Le travail sera de 44 heures par semaine au lieu de 45 heures. Les salaires sont augmentés. Maman pleure de joie. La vie redevient normale.

Cette grève de trois mois était nécessaire pour les femmes. Elles sont allées jusqu'au bout, avec courage et volonté. Les ouvrières ont gagné un premier combat.

Le slogan « À travail égal, salaire égal » sera repris aux 4 coins du monde.

Aujourd'hui, des différences de salaire entre hommes et femmes existent encore. C'est fort injuste. Le combat continue.

Le 16 février 1966, quelque 3000 ouvrières de la FN arrêtent spontanément le travail pour dénoncer l'inégalité de salaires entre les femmes et les hommes. Ce mouvement d'une ampleur sans précédent durera 12 semaines. Certains ménages furent durement éprouvés car plus aucun salaire ne rentrait dans la maison. Le slogan « À travail égal, salaire égal » sera repris aux 4 coins du monde. Cette grève constitue un événement majeur dans l'histoire des femmes, la lutte contre la discrimination et l'histoire du syndicalisme.



CARHOP - Fonds La Cité - Grève des femmes à la FN, Herstal – 7 avril 1966

QUESTIONS POUR UN DEBAT

- ✓ *Que pensez-vous du combat de ces femmes ?*
- ✓ *Pour quelles causes les femmes se battent-elles ici et ailleurs ?*
- ✓ *On entend souvent : « La femme est faite pour rester à la maison. Son salaire est un appoint à celui de l'homme. » Qu'en pensez-vous ?*

REMERCIEMENTS

Ce livre est un produit à « haute valeur collective ajoutée » ...

Nous souhaitons remercier chaleureusement **tous les narrateurs** pour leur confiance, leur soutien et leur persévérance.

Merci aux participants de l'**atelier d'écriture** qui ont véritablement « essuyé les plâtres » de ce projet ... : *Jeannine, Madeleine, Yvonne, Agnès, Lucienne, Martine, Marylène, Marie-Anne, Jacqueline, Frida.*

Merci à **notre comité d'accompagnement** qui, par son travail, compétences, gentillesse, encouragements et conseils, a donné corps à ce livre :

Lucienne Englebert, Danielle Gallez, Jeannine Kerstius, Madeleine Lemaire, Anne-Claire Orban

Merci à *Anne Carpentier* pour ses multiples relectures attentives.

Merci à **Lire et Écrire Bruxelles** et plus particulièrement à *Pascale Martin*, coordinatrice « organisation des cours » pour sa préface ainsi qu'à son collègue *Abdelhamid Ghanoui*, à *Anne Brisbois*, coordinatrice « mission réseau » ainsi qu'à l'équipe de *Lire et Écrire* « Etterbeek »

Une mention particulière à *Pascale Missenheim*, formatrice à l'asbl Eyad pour ses conseils avisés notamment sur la forme des histoires et leur « simplification ».

Sans eux, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

***Ce projet a reçu le soutien du secteur éducation permanente
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Cocof***

AGES & TRANSMISSIONS

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société.

Actuellement, nos activités se conjuguent sur 4 axes :

- le **bénévolat** (« Coup de pouce lecture et langage » dans les écoles primaires, « Lire à 2 » avec un public en alphabétisation dans les bibliothèques),
- les **passeurs de mémoire** (« J'écris ma vie », « Je raconte ma vie », « Mémoires pour demain » en écoles primaires),
- des **groupes de réflexion et de débats** (lectures, approfondissement de thèmes sociétaux : l'interculturalité à Bruxelles depuis près de 5 ans),
- des **rencontres** entre des seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes, adultes de cultures différentes.

La promotion des échanges entre générations ou/et les cultures afin de participer à un "mieux vivre ensemble" est inscrite dans nos statuts.

Retrouvez notre actualité et nos projets sur le site internet : www.agesettransmissions.be

Vous pouvez aussi, bien sûr, nous contacter

- par mail info@agesettransmissions.be,
- téléphone : 02/762.10.01 (Siège social) ou 02/514.45.61 (Bureau)
- par la poste à notre siège social : 155 rue Konkel, 1150 Bruxelles



AGES & TRANSMISSIONS et le public en alpha, FLE, parcours d'intégration

Nous organisons des **rencontres entre des seniors d'Agés et Transmissions et des adultes d'origine étrangère cherchant une insertion sociale et parfois aussi professionnelle** à Bruxelles.

Pour ce faire, nous développons des **partenariats** avec des associations ayant ce type de public et cherchons à toucher des seniors bruxellois venant des 19 communes. Notre objectif est de relever le défi de l'interculturalité bruxelloise en mettant l'accent sur la découverte réciproque des modes de vie, cultures, histoires, ... afin de permettre un « mieux vivre ensemble ». Témoignages de vie, partage de savoir(s)-(faire,), visites culturelles, ... sont autant de moyens de débattre de la société d'hier, d'aujourd'hui et de demain et de nous construire une identité commune en tant que Bruxellois.

À travers ces rencontres ponctuelles ou plus régulières, nous souhaitons également témoigner de valeurs liées à la société belge. Égalité, fraternité, solidarité, liberté, émancipation des femmes (en y incluant une place pour les hommes), évolution personnelle, tolérance, intégration, individualisation (vs communautaire), esprit critique, pluralisme sont autant de valeurs identifiées par nos membres comme importantes à transmettre lors de nos rencontres.

Citons entre autres en 2015 -2016 :

- Partenariat avec la **Voix des Femmes** autour du thème de l'éducation (8 rencontres)
- Avec l'asbl **Convivial**, débat entre seniors et réfugiés autour des valeurs d'ici et d'ailleurs (2 rencontres)
- Avec l'asbl **Eyad**, rencontres nous ayant permis de « tester » le débat autour de quelques textes de notre nouveau recueil d'histoires vécues (rencontres ponctuelles)
- Avec le **Collectif Alpha de Molenbeek et la Bibliothèque de Koekelberg : Lire à 2**. Activité de lecture accompagnée (duos constitués d'apprenants en alpha et de seniors volontaires) avec des albums jeunesse (10 rencontres)
- Avec la **Bibliothèque de l'Oeuvre Nationale des Aveugles et Alpha-Andromède**, « **Je raconte ma vie et j'écoute celle des autres** » (5 séances)

**Autres recueils d'histoires vécues
publiés par Ages & Transmissions :**

Entre Rire et Pleurer, 2004

**Et la lessive ... - Instantanés sur l'évolution de la femme au 20^e siècle,
Ed. Dricot, 2007**

**1,2,3 j'ai vu ... - Des seniors d'aujourd'hui racontent leur enfance d'hier, Ed.
Dricot, 2010**

Au travail ! - Instantanés sur le travail au 20^e siècle, Ed. Dricot, 2013

**Maroc - Belgique, Aller simple - Six seniors racontent leur migration entre
1963 et 1974, en partenariat avec Sagesse au Quotidien asbl, 2015**

N'hésitez pas à nous en commander :
Téléphone 02/762 10 01
info@agesettransmissions.be

Vous trouverez plus de 400 histoires vécues (non simplifiées) sur notre site web : www.agesettransmissions.be → carrefour des mémoires

Une quarantaine de mots-clés (bonheur, école, guerres, amour, religions, famille ...) en permet l'accès direct via les « tranches de vie ».

*Certains textes du présent recueil sont issus d'un de ces recueils
ou de notre site web « carrefour des mémoires » et ont été simplifiés.*